

Enquête sur les publics lycéens et étudiants de la Bpi

2023

Étude rédigée par

Julie Lavielle

Service Études et recherche de la Bpi



ÉLÉMENTS CLÉS

QUI SONT LES JEUNES ADULTES QUI FRÉQUENTENT LA BPI ?

En mars 2024, les lycéen·nes et les étudiant·es représentent 66% des usagers de la Bibliothèque publique d'information (Bpi). Plus de la moitié des étudiant·es sont alors inscrit·es dans des disciplines économiques ou scientifiques. Parmi eux, les enfants d'employés sont sur-représentés et 1/4 déclarent avoir des difficultés financières. 82% des étudiant·es affirment disposer d'un endroit à leur domicile pour travailler : le besoin d'espace n'est donc pas le premier moteur de fréquentation.

Afin d'étudier les pratiques des jeunes adultes et de comprendre le rôle que joue la Bpi dans leur vie, l'enquête s'appuie sur des données quantitatives (enquêtes barométriques) et qualitatives (22 entretiens, 2 focus groups).

LIEU REFUGE, LIEU D'AUTONOMIE

Pour les lycéens, un besoin d'autonomie

L'intérêt pour la Bpi s'inscrit dans une autonomisation vis-à-vis du foyer parental et des lieux culturels qui lui sont associés, dont font parties les bibliothèques municipales. Plusieurs lycéen·nes se projettent ainsi vers le monde des études supérieures.

Pour les étudiants, un besoin de refuge en dehors de l'université

Les étudiant·es qui fréquentent la Bpi témoignent d'un besoin de s'éloigner de leurs établissements d'études et donc des bibliothèques universitaires. L'anonymat et la diversité des publics qui caractérisent la Bpi leur permettent de s'y sentir à leur place. La Bpi semble ainsi jouer pour eux un rôle de refuge stable et hospitalier qu'ils peuvent solliciter dans une période de leur vie marquée par l'incertitude.

LIEU DE LIEN ET DE REPÈRES

Un lieu de sociabilité

La Bpi est un lieu où les jeunes adultes viennent pour être « avec les gens qu'on aime », où l'on peut retrouver ses pairs tout au long des études. D'autre part, la

diversité sociale et l'ouverture de la Bpi en font une bibliothèque particulièrement accessible, dans laquelle les étudiant·es qui connaissent des échecs ou qui découvrent la vie parisienne se sentent en confiance.

Un lieu où acquérir une rigueur de travail

Les jeunes adultes qui viennent travailler à la Bpi y apprennent les codes des pratiques d'étude : rester longtemps assis, dans le silence, se concentrer... La présence massive des étudiant·es studieux est un cadre qui encourage la concentration.

LIEU D'ÉTUDE, RAPPORT AU SAVOIR

Un besoin de documentation

L'enquête montre que, pour une partie des jeunes adultes, la bibliothèque est utilisée pour ses collections : elle répond au besoin d'information généraliste des publics lycéens, elle fournit de la documentation spécialisée qui complète les collections des bibliothèques universitaires et elle laisse la possibilité de découvrir de nouveaux champs culturels et disciplinaires.

L'utilisation de YouTube dans l'apprentissage

YouTube s'intègre dans la routine de travail de nombreux lycéens et lycéennes. Le format court et le ton humoristique des vidéos de vulgarisation scientifique permet de rompre avec les pratiques classiques de révision, et joue un rôle de transition entre le divertissement et le travail, entre l'écran et les livres.

CONCLUSION

Les jeunes adultes viennent aussi bien à la Bpi pour y développer des pratiques de documentation et d'étude que pour y connaître une forme de sociabilité mélangeant familiarité et altérité. La Bpi fait le pont entre plusieurs mondes :

- l'école et les études supérieures pour les lycéen·nes qui viennent réviser le bac ;
- la vie en famille et la vie en autonomie pour les étudiant·es non parisiens ou pour les lycéennes qui viennent à la bibliothèque le weekend ;
- la curiosité et les usages académiques pour celles et ceux qui y travaillent pendant de longues heures.

SOMMAIRE

| | |
|------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|-----------|
| POURQUOI CETTE ENQUETE ? | 4 |
| Jeunes adultes et bibliothèque : comprendre et déconstruire | 5 |
| <i>Comprendre qui sont les jeunes adultes</i> | 5 |
| <i>Déconstruire certaines idées préconçues</i> | 6 |
| Déroulé de l'enquête | 7 |
| L'ENQUETE | 8 |
| Qui sont ces publics et quelle est leur fréquentation ? | 9 |
| <i>Quelques données générales</i> | 9 |
| <i>La découverte de la Bpi</i> | 9 |
| <i>La fréquentation de la Bpi</i> | 11 |
| Les manières d'étudier et le rapport au savoir | 14 |
| <i>« Là si tu travailles pas c'est limite un peu la honte ! ». L'apprentissage de l'ascèse universitaire.</i> | 14 |
| <i>La manière d'apprendre et de chercher des documents</i> | 23 |
| Sociabilité et construction de soi à la bibliothèque | 30 |
| <i>« Je viens ici, même si je suis en mauvais état ». La bibliothèque comme repère.</i> | 30 |
| <i>« Mais on est au lycée ou quoi ?! ». La bibliothèque comme lieu de sociabilité.</i> | 33 |
| <i>« L'humanité se rejoint ici (...) C'est trop bien. » La bibliothèque pour être avec des personnes différentes de soi.</i> | 35 |
| Conclusion | 37 |
| PISTES OUVERTES PAR L'ETUDE POUR AGIR SUR LE TERRAIN | 38 |
| # Se documenter : ressources à consulter | 39 |
| # S'inspirer : guides d'entretien et d'animation des focus group | 40 |
| <i>Guide de l'entretien semi-directif</i> | 40 |
| <i>Guide d'animation du focus group</i> | 41 |

**Pourquoi
cette enquête ?**

Jeunes adultes et bibliothèque : comprendre et déconstruire

Depuis l'ouverture de la bibliothèque, les publics lycéens et étudiants sont majoritaires à la Bpi. En mars 2024, ce public représente 66% des usagers (dont 61% d'étudiant·es). En novembre 2021, juste après la crise du Covid-19, il constituait plus des trois quarts du public. Pourtant, depuis un travail réalisé il y a 15 ans, aucune étude approfondie n'a été effectuée sur ce groupe (Ph. Galanopoulos, 2010). La présente enquête a pour premier objectif de dresser un portrait de ce public, à travers différentes thématiques : fréquentation, pratiques documentaires, pratiques d'étude, sociabilités, attachement à la bibliothèque. Ces thématiques correspondent aux divers intérêts et questionnements des agents de la Bpi mais aussi à ceux de l'ensemble des bibliothécaires qui s'intéressent à ce public habituel dans les établissements de lecture publique.

Comprendre qui sont les jeunes adultes

L'accueil des jeunes adultes en bibliothèque est un enjeu qui revient régulièrement sur le devant de la scène, comme en témoigne la fréquence des journées professionnelles qui lui sont dédiées¹. Elle est en général abordée sous l'angle du « problème », à travers des questions concernant leur fréquentation, estimée insuffisante, leurs pratiques de lecture, jugées par leur volume et leur qualité (voir par exemple le débat sur la dark romance) et leur comportement qui peut remettre en question le silence et la solitude associées à la lecture (Rabot, 2018).

La catégorie des « jeunes adultes » n'est cependant pas circonscrite à l'adolescence et s'étend jusqu'à la première moitié de la vingtaine. Les questions qui se posent à propos des usagers âgés de 18 à 25 ans ont évolué et s'orientent aujourd'hui davantage vers la manière dont les bibliothèques accompagnent les étudiant·es dans leur parcours, d'un point de vue documentaire ou, plus largement, fournissent un cadre favorable à leur bien-être (Couturier, 2023).

Notre enquête a pour principal objectif de documenter le rôle que peut avoir une bibliothèque telle que la Bpi dans la vie des jeunes adultes. Que viennent-ils y trouver ? Qu'y font-ils ? Comment leur rapport à la bibliothèque évolue-t-il entre les années lycées et les études ? En essayant de mieux comprendre qui sont les jeunes adultes qui fréquentent la Bpi et quels sont leurs usages, cette étude espère alimenter la réflexion sur leur accueil en bibliothèque d'un autre point de vue, celui de leurs pratiques effectives.

¹ Pour n'en citer que quelques-unes : « Adolescents, bibliothèques et pratiques de lecture », organisée par Normandie Livre & Lecture et la médiathèque départementale de Seine-Maritime le 4 mai 2023 ; « Les ados en bibliothèque, une éternelle question », organisée par le groupe ABF PACA- Corse le 14 octobre 2021 ; « Qu'est-ce qu'on fait aujourd'hui ? Ados et jeunes adultes

en bibliothèques », organisée par la Bibliothèque de Toulouse, la Bibliothèque publique d'information et l'ABF Midi-Pyrénées le 29 janvier 2018 ([lien replay](#)).

Déconstruire certaines idées préconçues

L'absence de connaissance fine sur ces publics favorise la circulation d'idées préconçues, qui trouvent des fondements dans la pratique professionnelle des bibliothécaires mais qui méritent d'être analysées en profondeur et, parfois, déconstruites.

Une première idée est que les jeunes adultes ne lisent pas. En 2024, l'enquête en ligne Ipsos-Centre National du Livre affirmait que 51% des 15-24 ans déclaraient lire « beaucoup » et « moyennement ». À la Bpi, 42% des publics scolaires et étudiants déjà venus à la bibliothèque affirment avoir utilisé les collections lors de leurs précédentes visites (c'est le cas de 46% de l'ensemble des usagers) ; il s'agissait de livres pour 98% d'entre eux. Ils déclarent avoir lu ou consulté un peu moins de 3 livres le jour-même, tandis que l'ensemble des usagers hors publics lycéens et étudiants déclare avoir lu un peu plus que 3 livres. Les jeunes adultes qui se rendent à la Bpi lisent, donc. Cette synthèse aura notamment pour objectif de voir comment ils lisent.

L'absence de connaissance fine sur ces publics favorise la circulation d'idées préconçues, qui trouvent des fondements dans la pratique professionnelle des bibliothécaires mais qui méritent d'être analysées en profondeur et parfois, déconstruites.

Une deuxième idée est que la fréquentation étudiante est liée à un manque d'espace de travail. En 2021, 82% des étudiant·es interrogé·es à la Bpi affirment disposer d'un espace à leur domicile pour travailler². On peut cependant émettre l'hypothèse que la Bpi comble un besoin d'espace de travail manquant dans les universités. Cela s'observe particulièrement le dimanche, où le taux de personnes qui affirment fréquenter plusieurs bibliothèques est le plus élevé lorsqu'on le compare aux autres jours de la semaine (76% le dimanche, pour une moyenne de 71% tous les jours de la semaine confondus) et où 48% des étudiant·es déclarent ne venir que ce jour-là (c'est le cas de 40% de l'ensemble des usagers). L'enquête s'attachera à étudier cette complémentarité entre la Bpi et les autres bibliothèques fréquentées par les lycéen·nes et les étudiant·es.

Enfin, l'effet de groupe généré par la fréquentation lycéenne et le décalage entre leurs pratiques (travail collectif et bruit qui s'en suit) et les usages courants à la Bpi peuvent susciter une incompréhension vis-à-vis de ce public. L'enquête barométrique, réalisée généralement en novembre, ne permet pas d'étudier cette partie du public, qui vient en nombre au printemps ; en novembre, les publics scolaires représentent 5% de l'ensemble des usagers. Cette étude donne donc la parole au public lycéen, pour tenter de comprendre ce qu'il vient trouver à la Bpi et quel est le rapport qu'il entretient avec elle.

² Cette question n'a pas été posée aux publics scolaires.

Déroulé de l'enquête

L'enquête s'appuie sur un corpus de données dense.

Un premier ensemble de données, quantitatives, est issu des enquêtes barométriques régulières conduites à la Bpi. Ces données nous permettent d'avoir une photographie des pratiques et des caractéristiques sociales du public étudiant à la Bpi sur le temps long et sur la base d'un corpus conséquent (par exemple : 1025 répondants étudiants pour le baromètre de 2024). En 2021, le service Études et recherche a mis en œuvre un baromètre qui comportait des questions additionnelles destinées aux étudiant·es. Ce dernier sera donc ponctuellement mobilisé.

Un deuxième ensemble de données, qualitatives, est issu d'entretiens individuels, collectifs et de deux focus groups conduits entre mai 2022 et mai 2023. Vingt-deux usagers lycéens et étudiants ont été rencontrés dans le cadre d'entretiens individuels (pour la grande majorité) et collectifs (groupes de deux ou trois amis). Parmi eux, quatorze femmes, huit hommes, sept lycéen·nes et quinze étudiant·es. Le recrutement de ces usagers s'est fait via des flyers qui étaient distribués dans la bibliothèque ou dans la file d'attente. L'annonce était la suivante : « *Afin de mieux connaître le public étudiant de la Bpi et de répondre encore mieux à ses attentes, la Bpi réalise actuellement une enquête.* »

Lors de la distribution, nous informions oralement les usagers qu'en échange de leur participation, un bon cadeau à la Fnac d'une valeur de 30€ leur serait remis. Cette contrepartie a pour objectif de neutraliser le biais du recrutement sans incitation, à savoir que les personnes qui se portent volontaires

en l'absence d'incitation sont des personnes qui sont particulièrement attachées à l'institution qui sont plutôt motivées et qui ont du temps à consacrer à une réflexion sur celle-ci. Pour contre-carrer le biais induit par la contrepartie (on pourrait émettre l'hypothèse que la personne va dire du bien de la bibliothèque parce qu'elle est récompensée pour son témoignage), la personne en charge de conduire les entretiens précisait que le service Étude et recherche avait pour objectif de collecter toutes les paroles, y compris négatives, sur la bibliothèque.

Les données de deux focus group réunissant respectivement cinq et quatre étudiant·es complètent le corpus de données. On note là aussi une sous-représentation des hommes, qui n'étaient que trois. Le recrutement de ces étudiant·es a été fait via des flyers déposés sur les tables dans la bibliothèque et sur lesquels figuraient un QR code qui conduisait les usagers à remplir un petit questionnaire dans lequel ils devaient préciser leur nom, leur niveau d'étude et leurs disponibilités en fonction de date pré-établies.

Dans l'optique de futures enquêtes conduites au sein de la Bpi, il est important d'avoir en tête que le recrutement des publics étudiants et lycéens a été laborieux. Concernant les entretiens individuels, plus de 250 flyers ont été distribués, pour au final 18 entretiens réalisés (nous avons répondu favorablement à tous les usagers qui manifestaient un intérêt pour l'enquête). Le recrutement via des flyers disposés dans la bibliothèque, moins coûteux en temps, a assez rapidement porté ses fruits mais n'a pas non plus suscité un intérêt massif, alors même que la contrepartie était mentionnée dans le questionnaire. Au total 21 personnes ont rempli le questionnaire. Au fil des relances et des désistements, 9 étudiant·es ont été rencontré·es.

L'enquête

Qui sont ces publics et quelle est leur fréquentation ?

Quelques données générales

Les publics étudiants de la Bpi ont quelques particularités. C'est tout d'abord un public majoritairement féminin (57%). Concernant leurs champs d'études, presque un quart étudient l'économie-gestion, 20% les mathématiques et les sciences. En 2021, 37% effectuent leurs études dans une classe préparatoire aux grandes écoles.

Quelques nuances distinguent également l'origine sociale des étudiant·es fréquentant la Bpi de celle de l'ensemble des étudiant·es français, tous niveaux confondus³. Les enfants d'employés sont sur-représentés (37% à la Bpi, 17,3% au niveau national) tandis que les enfants d'ouvriers sont sous-représentés (3% à la Bpi, 10,5% au niveau national). Enfin, en 2024, 24% déclarent avoir des difficultés financières et en 2021 32% déclaraient être boursiers (37,7% au niveau national, voir MESRI-SIES, 2022).

L'échantillon des publics lycéens étant faible (81 personnes), il faut aborder les données issues de l'enquête barométrique avec précaution. Néanmoins, on peut noter que le public lycéen est lui aussi majoritairement féminin (60% de femmes). Ensuite, les lycéen·es qui fréquentent la Bpi sont plus parisien·es que leurs camarades d'études plus âgés, puisque 62% résident dans la capitale. Enfin, ces publics sont plus nombreux à avoir des parents cadres (43% contre 36% des étudiant·es).

La découverte de la Bpi

Lors de l'enquête barométrique de mars 2024, 15% des usagers étudiants interrogés venaient pour la première fois à la Bpi le jour de la passation du questionnaire. L'enquête qualitative met en évidence deux motivations qui amènent les lycéen·es et les étudiant·es à venir.

La première motivation évoquée par les lycéen·es, est la recherche d'un lieu calme et agréable pour travailler, fonction que les bibliothèques municipales fréquentées par ces jeunes usagers ne semblent pas satisfaire selon leurs dires. Fiona, en classe de terminale à Asnières, vient tous les weekends. Elle explique qu'elle cherchait un « *bel endroit pour travailler* » et que

« Chez moi j'ai de la place mais c'est juste que je dois aider ma petite sœur à travailler parce qu'elle passe le bac, du coup je préfère rester ici, me concentrer sur moi-même, rentrer chez moi et l'aider »

c'est son beau-père qui lui a conseillé de venir à la Bpi. L'aspect esthétique est important pour elle : « *même si on a des bibliothèques à côté de chez nous, ici c'est beau en plus ! C'est esthétique, les tables elles sont grandes, on a de la place* ». Nour, qui effectue une troisième année en classe préparatoire de physique/chimie, a également commencé à fréquenter la Bpi parce

qu'elle cherchait un endroit calme. La bibliothèque de Saint-Denis, ville où elle réside, n'était pas assez calme et sa situation familiale complexe (une petite sœur avec des troubles mentaux, des difficultés financières) l'avaient auparavant amenée à aller travailler au McDonalds, seul endroit à sa disposition où elle trouvait le calme dont elle avait besoin. Roshan, étudiant en gestion de première année, vient également pour être tranquille : « *Chez moi j'ai de la place mais c'est juste que je dois aider ma petite sœur à travailler parce qu'elle passe le bac, du coup je préfère rester ici, me concentrer sur moi-même, rentrer chez moi et l'aider aussi.* » Il explique d'ailleurs « *pousser* » sa petite sœur pour qu'elle vienne également à la Bpi afin qu'elle apprenne à travailler seule.

Si la Bpi répond à un besoin d'espace, La découverte de la bibliothèque est aussi liée aux relations amicales. La première venue à la Bpi se fait en effet souvent accompagné·e : 55% de ces

³ Direction de l'évaluation, de la prospective et de la performance (DEPP) et Sous-direction des systèmes

d'information et des études statistiques (SIES), *Repères et références statistiques*, 2023, p. 191

primo-visiteurs viennent accompagnés (c'est le cas de 32% des étudiant-es qui connaissent déjà la Bpi). Les ami-es jouent un rôle central dans cette introduction à la Bpi. Shankar est en troisième année de licence de chimie et fréquente la Bpi depuis la classe de seconde. Il explique que c'est un ami d'enfance qui lui a, à l'époque, dit de venir à la Bpi « *pour mieux travailler et travailler ensemble* » et qu'il l'a suivi : « *en fait, il venait tout le temps donc je me suis dit « autant l'accompagner » et c'est devenu une habitude quoi* ».

Les récits qui évoquent la première visite de la Bpi font état d'un certain émerveillement face à l'ampleur de l'espace, la profusion de livres et la masse étudiante.

« Est-ce que vous vous souvenez de la première fois que vous êtes venue ? L'impression que vous avez eue, ce que vous vous êtes dit ? »

- Je me suis dit « ouah y'a beaucoup d'étudiants quand même ! ». Ça m'a étonnée, y'en a vraiment beaucoup et qu'en fait tout le monde fait ça quoi. Et voilà. C'est tout !

Oui, surtout en novembre pour réviser les partiels...

- Ouais ouais ouais ! Mais je me suis dit vraiment qu'il y avait *beaucoup* d'étudiants. Et je voyais des grands, je me suis dit « ooh ils sont encore en train de faire leurs études ! » et je m'imaginais déjà en master, assise à la Bpi ! »

[Louane, 19 ans, étudiante en mathématiques à Paris Dauphine, fréquente la Bpi depuis 4 mois]

« Et vous vous rappelez la première fois que vous êtes venu ici ? »

C'était y'a très longtemps... Donc p'têtre... À 13 ans. Mais vraiment dans une optique de découverte, de visite. Je me baladais dans les rayons, je voyais... Ça m'impressionnait aussi parce que... Je connaissais de réputation et voilà je voulais voir de mes propres yeux. C'était un peu un puits de culture, donc je voulais voir ça de mes yeux.

Et justement vous connaissiez comment de réputation, et vous aviez quoi comme image de la Bpi, si vous vous en rappelez ?

- Il me semble que c'était mon père qui m'en avait parlé. Lui qui avait fait une partie de ses études à Paris, il m'avait raconté que c'était un endroit où aller, il me semble.

Et vous vous rappelez l'impression que le lieu vous a fait ?

- Ben c'était le calme qui m'a impressionné ... Jusqu'à où ça s'étalait, les rayons, tout ça.

Vous vous rappelez de ce que vous avez fait ce jour-là ? Ça remonte...

- Non mais je me rappelle très bien. J'étais allé... J'étais resté uniquement dans les rayons, je m'étais pas assis, j'avais trouvé un énorme livre, je pense que c'était un truc de biologie marine. Vraiment j'ai l'impression qu'il faisait 1 mètre, non j'exagère mais un bon 50 cm quoi. Et donc je l'ai feuilleté et vraiment je divaguais entre les rayons, y'avait des thématiques dont je connaissais pas du tout l'existence. Je me suis dit qu'il fallait que je reste des années ici pour tout explorer. »

[Amghid, 25 ans, étudiant en Master 2 développement durable à Paris Saclay]

« Est-ce que vous vous souvenez de la première impression que vous avez eue en rentrant ? »

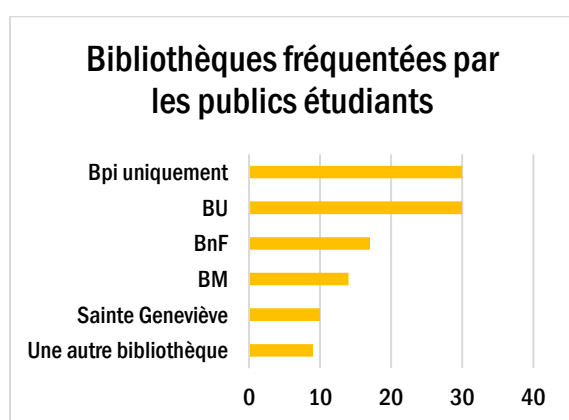
- Ben j'ai trouvé que c'était très grand et que y'avait beaucoup d'espace en fait, c'est hyper espacé, on se sent pas à l'étroit. Y'a beaucoup d'étudiants. C'est ça aussi qui m'a frappé. Mais y'a aussi, j'ai vu aussi y'a des personnes plus âgées. Peut-être que c'était des étudiants plus âgés... Non et c'était rempli, y'a beaucoup beaucoup de monde, rapidement. »

[Noella, 19 ans, étudiante en première année de sociologie à Sorbonne-Université, fréquente la Bpi depuis une semaine]

La fréquentation de la Bpi

La Bpi et les bibliothèques municipales et universitaires

En 2021, 58% des étudiant·es ayant répondu au questionnaire déclaraient que la Bpi étaient leur bibliothèque principale. En 2024, 30% d'entre eux fréquentaient uniquement la Bpi : cette part est aussi élevée que celle des étudiant·es qui fréquentent la Bpi et leur bibliothèque universitaire : 30% (voir graphique ci-dessous).



Lorsqu'ils viennent, la plupart des publics lycéens et étudiants rencontrés restent longtemps à la Bpi. 80% restent au moins deux heures (c'est le cas de 73% de l'ensemble des usagers). La durée de la visite est bien entendu liée à une organisation générale de la journée (venir l'après-midi après une matinée de cours, venir toute la journée du dimanche) mais aussi aux disciplines travaillées. Louane, étudiante en première année de licence de mathématiques à l'université Paris Dauphine, explique que les exercices qu'elle doit faire demandent du temps, de la répétition et de la concentration. Elle doit donc travailler en « blocs » :

« Pour faire des maths on peut pas se dire « aujourd'hui je vais faire 10 minutes de maths ». C'est pas possible en fait. Quand je me dis je fais des maths, faut que je sois dans un endroit posé, que j'en fasse pendant un bon moment. Alors que quand on travaille sur l'ordinateur, on peut sortir son ordinateur, continuer à faire son p'tit truc et puis voilà quoi. Alors qu'en maths faut vraiment

être concentré, faut se poser et puis même y'a beaucoup de gens de mon école et de ma classe qui me disent que chez eux ils peuvent pas travailler quoi.

Donc vraiment souvent les gens de ma promo ils

« Mais je me suis dit vraiment qu'il y avait beaucoup d'étudiants. Et je voyais des grands, je me suis dit « ooh ils sont encore en train de faire leurs études ! » et je m'imaginais déjà en master, assise à la Bpi ! » (Louane, 19 ans)

sont tous à la B.U. pratiquement personne travaille chez lui en fait, parce qu'on peut pas, faut être concentré et souvent chez soi c'est pas évident... Y'en a qui y arrivent quand même mais souvent ils travaillent pas chez eux. (...) J'essaie de faire le moins de pauses possible. Souvent quand je vais à la Bpi dans tous les cas je fais pas trop de pauses. Juste, j'travail, j'travail. Comme je mange, j'reprend on va dire vers 13h, 13h30 un truc comme ça. J'travail et vers 16h quand je commence un peu à saturer j'fais une p'tite pause de 15 minutes où je dors, un truc comme ça. Sur la table, j'dors sur la table. Et après je reprends. »

[Louane, 19 ans, étudiante en 1^{ère} année de licence de mathématiques à Dauphine, réside à Ivry-sur-Seine]

Ces longues sessions de travail s'intègrent également dans des moments de convivialité entre amis. Aller à la Bpi est une activité comme une autre. Cet aspect est particulièrement présent dans les témoignages des lycéen·nes. Ces deux amies élèves au collège et au lycée qui résident à Asnières et à Colombes se retrouvent tous les samedi matin, vers 8h, pour aller à la Bpi ensemble :

« - *Éloïse* : Moi je voulais sortir un peu avec elle le weekend. Parce que bon elle est H24 ici !

- *Fiona* : Je lui ai dit « si tu veux sortir avec moi, viens avec moi ».

- *Éloïse* : Du coup avec un autre ami qui est en vacances là, on y va toujours tous les trois. Et puis ça nous permet de pas toujours être en train de travailler. On travaille certes, mais on est avec les gens qu'on aime, on fait des pauses. C'est pas un fardeau de venir.

- *Fiona* : Ben après quand on vient tous les trois c'est pour travailler mais c'est aussi pour se voir. »

Farah et Chaïma, toutes deux élèves de terminale résidant à Châtelet et dans le 10^{ème} arrondissement, fréquentent la Bpi depuis un an et viennent quotidiennement depuis deux mois. Elles expliquent se rendre à la Bpi pour réviser les matières à fort coefficient de leur bac, pendant leurs heures de cours, avec l'accord de leurs parents. Le weekend, elles viennent avec des amis. Ces sessions de travail sont aussi entrecoupées de moments où elles « décompressent » :

« *Vous vous mettez quand même ensemble quand vous êtes nombreux ?*

- *Chaïma* : Ça dépend. Parfois on est tous ensemble, parfois à l'étage, ils se mettent sur les ordinateurs.

- *Farah* : Parfois par terre carrément. Derrière (dans les couloirs vers les ateliers) pour réviser en groupe et faire moins de bruit.

Vous aussi vous allez par terre parfois ?

« On travaille certes, mais on est avec les gens qu'on aime, on fait des pauses. C'est pas un fardeau de venir. » (Éloïse, 17 ans)

- *Farah* : Ben on va les voir, pour échanger.

- *Chaïma* : Moi j'ai déjà révisé par terre et franchement ouais c'était sympa.

- *Farah* : Ça nous a plus servi à rigoler, à décompresser un peu qu'autre chose. Du coup quand on rigolait un peu trop fort on se mettait dehors et on décompressait un peu.

- *Chaïma* : D'ailleurs c'est pratique. C'est vraiment très très bien pour décompresser, quand on en a marre, quand on a une baisse de moral et que juste on veut prendre l'air etc., c'est vraiment super. »

[Chaïma réside dans le 10^{ème} arr. avec son père architecte et sa mère médecin, Farah réside dans le quartier de Châtelet avec son père restaurateur et sa mère assistante maternelle]

Le dimanche

Le dimanche est un jour particulièrement propice à de longues sessions à la Bpi. C'est le jour où la fréquentation étudiante est la plus importante⁴. Cette dernière étant une des rares bibliothèques ouvertes ce jour-là, les places sont précieusement gardées. « *Quand on vient le week-end c'est pour la journée, du moins jusqu'à ce qu'on n'en puisse plus* » explique Aurélia, étudiante en classe préparatoire au lycée Turgot. Ce jour-là n'est pas toujours le plus productif en termes de travail, mais il permet d'être dans une ambiance propice à l'étude ou en tout cas de ne pas s'en déconnecter.

Nour, étudiante qui achève sa classe préparatoire scientifique, explique que c'était le jour où elle sortait plus tôt de la Bpi, pour aller se promener au centre commercial des Halles, et qu'elle s'accordait davantage de pauses : « *Dès que ça ouvrait pratiquement j'étais là et je restais en fonction de ce que je pouvais tenir en fait. Le dimanche je m'accordais pas mal de pauses etc., c'était assez chill. J'aimais bien venir là, c'était cool* ».

Notons également que le dimanche est un jour particulièrement fréquenté par les jeunes

⁴ L'enquête barométrique 2024, réalisé en mars, est une exception, le samedi y étant le jour où la part des publics étudiants est la plus importante.

étudiant·es. Il semble en effet que l'affluence et la queue qui s'en suit rebute davantage leurs aîné·es. Lors d'un focus group, alors qu'Eliott, en troisième année de licence de droit déclare que « *le dimanche j'y vais plus, je sais que c'est trop blindé* », une étudiante en première année explique qu'elle fait, malgré tout, la queue car la Bpi est le seul endroit où elle parvient à se concentrer. En 2024, les statistiques confirment cette hypothèse. Exceptionnellement, c'est le samedi et non le dimanche qui est le jour où les usagers étudiants viennent le plus à la Bpi (22% de l'ensemble des étudiants). Cependant, les étudiant·s de première et de deuxième année sont presque aussi nombreux à venir le dimanche, ce qui n'est pas le cas des troisième et quatrième année et encore moins des master 2 et au-delà.

Une fréquentation en continu des activités universitaires et salariées

Selon l'enquête de l'Observatoire de la Vie Étudiante, en 2020, le temps moyen de transports entre le domicile et le lieu d'étude est de 44 minutes pour les étudiant·es résidant à Paris et d'environ 1h pour celles et ceux qui vivent en petite et grande couronne (OVE, 2022). Comme le montre la sociologue Leïla Frouillou les lieux d'études franciliens sont situés dans de multiples endroits, formant une galaxie d'établissements éclatée (Frouillon, 2017, p. 74).

Par ailleurs, en 2024, 1/3 des étudiant·es qui fréquentent la Bpi exercent une activité salariée. La centralité géographique de la Bpi, son amplitude horaire et l'absence d'inscription en font un lieu ouvert qui s'adapte aux contraintes des publics étudiants franciliens.

Amghid est étudiant en Master 2 développement durable à Paris Saclay et travaille également à mi-temps dans une entreprise située dans le quartier du Marais. Il vient à la Bpi tous les soirs, après son travail qui se termine vers 19h, afin de travailler sur les devoirs à rendre et sur la rédaction de son mémoire de fin d'études. Il pourrait pourtant rester dans les locaux de son entreprise, ouverts 24/24h : « *je viens tous les soirs, après, enfin surtout en ce moment parce que j'ai beaucoup de rendus de mémoire, tout ça, donc je me force à y aller même si après le travail c'est vrai qu'on aimerait rentrer chez soi. Mais là c'est la dernière ligne droite donc je fais en sorte de... Et puis vu que je vois que j'avance, c'est plutôt réconfortant* ».

Plus généralement, la venue à la Bpi s'inscrit dans la routine des cours et dans le temps long.

Gabrielle, étudiante en classe préparatoire au lycée Turgot explique : « *en première année on a souvent des demi-journées entières. Typiquement on sort à 13h de cours, avec un peu de chance à 13h45 à la Bpi après avoir mangé, et après, de 13h45 jusqu'à ce qu'on n'en puisse plus* ». Il est particulièrement intéressant de voir que, même si l'on observe des pics de fréquentation en période d'examens, les étudiant·es à l'université fréquentent la Bpi tout au long de l'année, sans avoir forcément d'échéances ou de travail particulier demandé par leurs professeurs. C'est le cas de Shankar, étudiant en troisième année de chimie : « *Ben en période de cours on a rien à faire donc... On essaye de préparer nos masters après. Moi je suis en L3, je commence à préparer tout ce qui est master et tout. Mais sinon des fois même les trucs pour les formations, mais c'est assez rare* ».

Les manières d'étudier et le rapport au savoir

« Là si tu travailles pas c'est limite un peu la honte ! ». L'apprentissage de l'ascèse universitaire.

La réussite lors des premières années repose en grande partie sur la réalisation du travail en autonomie. La frontière entre le temps libre et le temps de l'étude est rendue poreuse par le faible nombre d'heures de cours⁵ et l'encadrement pédagogique lâche. Dans ce contexte, les bibliothèques jouent un rôle important dans le cloisonnement entre espace de travail et espace personnel, et donc dans la réussite des premiers mois à l'université : leur fréquentation est une contrainte qu'on s'impose à soi-même. En 2024, 22% des étudiant-es qui fréquentent la Bpi déclarent « se forcer » à venir à la bibliothèque.

Lieux à part, en dehors du domicile et de l'établissement universitaire, les bibliothèques représentent aussi un moment à part, consacré à l'étude et au sein duquel les lycéens et les jeunes étudiant-es s'approprient les pratiques de l'ascèse universitaire (rester assis à une table pendant de longues heures, se concentrer sur une tâche précise, lire, écrire).

Les entretiens conduits avec les lycéen·nes qui fréquentent la Bpi montrent le poids du public et l'effet du lieu dans l'acquisition des dispositions à l'étude : « *là si tu travailles pas c'est limite un peu la honte quoi !* » (Capucine, 17 ans, en terminale générale dans les Hauts-de-Seine), « *comme nous on voit les gens travailler, ben on va pas rester là à faire autre chose et du coup ça met un peu la pression de voir les autres travailler et du coup on se*

concentre et on travaille vraiment » (Léa, en terminale dans un lycée du Marais).

Venir à la Bpi constitue ainsi un « rite de passage » : un passage de l'enfance (ou de l'adolescence) vers le monde adulte, une étape sur le chemin qui conduit du lycée vers l'enseignement supérieur et ses nouveaux codes et une transition du lieu de résidence périphérique (le quartier ou la cité pour certains) vers des centralités urbaines convoitées (Chevallier & Evans, 2013). La bibliothèque fournit un cadre, propice à la transformation du lycéen en étudiant, comme en témoigne cet échange entre des étudiants en classe préparatoire :

« - *Gabrielle* : Je viens jamais pour une durée de moins de 4 heures, quand je fais le déplacement depuis chez moi. Quand je reviens du lycée c'était différent parce que je viens sans savoir quand je vais repartir parce que ben on finit jamais après 18h. En général c'est au moins 5 – 6h. Au premier semestre je faisais beaucoup la fermeture, et j'aimais vraiment bien l'ambiance de la fermeture. Les 45 dernières minutes, c'est magique ! On fait autant qu'en 3 heures. Parce qu'on se dit que si on avance à ce moment-là on rentre chez nous et peut être qu'on peut s'arrêter !

Et vous trouvez que l'ambiance est différente le soir.

- *Gabrielle* : Oui, surtout l'hiver.

- *Eliott* : Il fait nuit, et t'as les lumières, ça donne plus une autre ambiance.

- *Gabrielle* : les gens qui sont là c'est vraiment pour charbonner. L'hiver il fait nuit, il fait froid, on n'a presque pas envie de sortir. On est enfermés là, on se dit, je travaille, j'avance, c'est utile quoi. Et on voit les gens autour de nous qui se disent probablement la même chose. Alors que maintenant je me vois pas faire la fermeture...

- *Aurélia* : Quand on vient le weekend c'est pour la journée, du moins jusqu'à ce qu'on n'en puisse plus. Et quand on vient après les cours, pour ma part c'est parce que si je rentre chez moi je sais que je vais pas travailler. Du coup c'est pas

⁵ En moyenne, les étudiant-es de licence ont 22 heures de cours par semaine (OVE, 2020).

forcément pour une longue durée mais c'est productif. »

« *Faire la fermeture* », « *charbonner* », rester « *jusqu'à ce qu'on n'en puisse plus* », autant de termes qui témoignent de la discipline que s'imposent ces étudiants et qu'ils arrivent à respecter en restant à la bibliothèque.

Les pratiques de lecture

Données d'ensemble

L'intention de visite des publics étudiants et scolaires n'est pas motivée par la lecture : 88% des étudiant-es viennent pour travailler sur leurs propres documents et 23% pour trouver un ou plusieurs documents précis dont ils ont les références. Mais cet objectif initial ne les empêche pas d'aller consulter des ouvrages. Il y a bien une utilisation ponctuelle, mais récurrente et régulière, des ouvrages, qui répond soit à des besoins précis et/ou immédiats, soit à une envie de découvrir de nouveaux domaines. Cet attrait pour la sérendipité se constate à travers les modes de recherche documentaire : le premier mode de recherche, pour 75% des étudiant-es, est d'aller directement dans les rayons, sans passer par le catalogue. 12% demandent des renseignements auprès des bibliothécaires et 11% utilisent le catalogue.

Si l'on compare les étudiant-es avec les autres catégories du public, on constate en revanche qu'ils sont sous représentés parmi les lecteurs. Alors qu'ils représentent 61% du public, 18% d'entre eux ont consulté des livres le jour-même. Au vu du poids démographique des étudiant-es parmi l'ensemble des usagers, les livres qu'ils consultent représentent malgré tout 52% des livres consultés le jour-même. À titre comparatif, alors qu'ils représentent 20% du public, les actif-ves génèrent 31% des consultations de livres.

Les données qualitatives permettent de se pencher à la fois sur ce qui motive ces consultations ponctuelles et régulières et sur la manière dont elles s'insèrent dans la routine de travail des étudiant-es.

Disciplines et pratiques de lecture

Dans ses recherches conduites à la fin des années 1990, le sociologue Bernard Lahire a montré l'importance de la corrélation entre la discipline d'étude et les pratiques de lecture. Il explique en effet que ces dernières sont constitutives d'un « style d'étude, chaque type d'étude pouvant être pensé comme une matrice socialisatrice scolaire-universitaire spécifique » (Lahire, 1998).

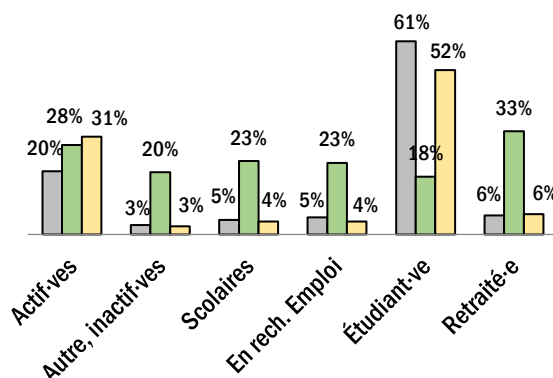
Derrière ces différences entre disciplines, on retrouve

Les publics étudiants d'art et d'architecture sont les plus gros lecteurs, ceux de médecine sont ceux qui consultent le moins les documents de la bibliothèque.

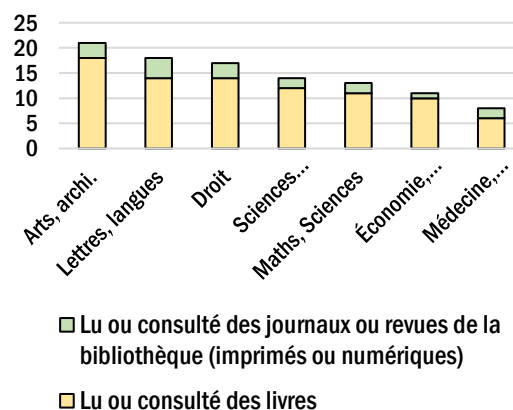
l'effet de deux phénomènes : la sélection scolaire (et sociale) propre à chaque discipline et les cadres pédagogiques. Il montre ainsi que les étudiant·es des formations scientifiques, bien qu'inscrit·es dans des filières bénéficiant d'une forte légitimité scolaire, se tournent davantage vers des lectures socialement moins légitimes (romans policiers, de science-fiction ou bandes dessinées) que leurs camarades des filières littéraires. Ces derniers possèdent également davantage de livres chez eux et fréquentent les bibliothèques de manière plus assidue⁶. Les différences se retrouvent également dans le recours à la littérature dans le cadre des études. La réussite des étudiant·es des disciplines scientifiques se fonde sur la répétition et la résolution d'exercices mathématiques et techniques, tandis que celle des étudiants littéraires repose en partie sur un rapport critique à des œuvres originales.

On retrouve ces différences disciplinaires parmi les publics étudiants qui fréquentent la Bpi : les publics étudiants d'art et d'architecture sont les plus gros lecteurs, ceux de médecine sont ceux qui consultent le moins les documents de la bibliothèque.

Parts dans le total de livres consultés le jour-même



Consultation de documents le jour-même et discipline d'étude



Nombre de livres consultés le jour-même

| | Arts, archi | SHS | Éco., finance | Maths, Sciences | Médecine, pharma | Total |
|-------------------|-------------|-----|---------------|-----------------|------------------|-------|
| 1 livre | 24% | 36% | 43% | 39% | 35% | 35% |
| Au moins 6 livres | 17% | 14% | 7% | 6% | 0% | 8% |

⁶ Bernard Lahire, « Formes de la lecture étudiante et catégories scolaires de l'entendement lectoral », *Sociétés contemporaines*, vol. 4, n° 48, 2002. p.87-107.

Trois tendances dans les pratiques de lecture

Les entretiens conduits auprès des lycéen·nes et des étudiant·es mettent en évidence trois tendances parmi les personnes qui consultent des ouvrages. Une première est orientée par la nécessité de préparer des examens, une deuxième par des besoins documentaires très précis et spécialisés et une troisième, plus rare, par une envie de découverte des collections.

Un besoin d'information généraliste

Les lycéennes rencontrées dans le cadre de l'enquête mentionnent l'utilisation des annales en vue de la préparation du baccalauréat. Certaines les ont découvertes à la Bpi et viennent à la bibliothèque pour les consulter : *« j'avais jamais pensé à regarder les annales et du coup quand j'étais là je m'étais dit « ben y'a des annales en vrai je peux regarder » et du coup maintenant je les regarde. En fait je les utilise pas comme principale source mais c'est surtout pour voir si j'ai bien mis l'essentiel ou quoi. Mais sinon j'en n'ai pas, je me dis, je vais à la Bpi et ils sont là donc en vrai... »* [élève de terminale, lycée Charlemagne, vit avec sa mère dans le 19^{ème} arr.]

D'autres lycéennes nous ont expliqué posséder des annales mais préférer celles de la Bpi qui sont « mieux » et très diversifiées. Dans le cadre de la préparation d'épreuves spécifiques, certaines ont élargi leur recherche et utilisé des ouvrages plus spécifiques : *« En philo on a regardé et c'était vraiment bien. C'était le livre « outils en philosophie » c'était le meilleur. C'était même pas une annale mais on l'a plus utilisée que les autres »* [Farah, élève de terminale, réside dans le 1^{er} arr., père restaurateur et mère assistante maternelle].

C'est aussi le cas de Maëva, élève de terminale résidant à Garges-lès-Gonesses :

« Et je reviens à votre visite à la Bpi. Vous vous rappelez l'impression que ça vous a fait ?

C'était très grand comparé à la bibliothèque de Garges donc... C'est vrai que y'a beaucoup d'ouvrages. Si je prends l'exemple de mon CDI, y'a beaucoup de livres que je trouve pas et qui m'ont beaucoup aidée. Par exemple, pour le bac de spé en HGSP, la géopolitique et en SES, ça m'a largement aidée parce que y'avait des ouvrages de sociologues, je sais plus c'était qui. Mais ça m'a vraiment aidée sur le bac de spé, d'ailleurs je crois que j'ai eu 17 en HGSP et 15 en SES du coup ça...

Une première tendance de lecture est orientée par la nécessité de préparer des examens, une deuxième par des besoins documentaires très précis et spécialisés et une troisième, plus rare, par une envie de découverte des collections.

Et c'était plutôt des annales que vous lisiez ou plutôt des livres de sociologues en particulier ?

Vu que je comprenais pas trop surtout en économie, je voyais des sortes de synthèses et du coup ça m'a beaucoup aidée parce que c'était beaucoup mieux expliqué. Et pour l'HGSP c'était plus des livres sur les conflits, parce que c'était un des chapitres qui étaient les plus denses. C'était surtout sur le Moyen Orient et ça m'a vraiment beaucoup aidée, surtout sur le conflit entre Palestine-Israël, ou la guerre en Irak. C'était vraiment simplifié et ça m'a beaucoup aidée. »

[Maëva, élève de terminale résidant à Garges-lès-Gonesses avec son père agent de la RATP et sa mère employée de restauration]

Les étudiant·es des disciplines scientifiques utilisent également les manuels afin de faire des exercices. Ce type d'utilisation peut entraîner une sur-utilisation de certains ouvrages à l'approche des examens, comme l'explique Nour, étudiante qui termine son parcours en classes préparatoires physique-chimie :

« Et vous avez une idée du nombre de livres que vous preniez en moyenne ? »

C'était 2, 3. Je pense que je dérangeais quelques personnes du coup parce que je les prenais pour moi toute seule mais j'en prenais 2 ou 3.

Les livres sont là pour être pris...

Ouais ouais ! Mais en période de concours c'était très compliqué parce qu'il fallait venir un peu le premier, c'était...

Y'avait une pression un peu ?

Ouais, ouais ouais ouais !

D'où l'idée qu'il manque des annales peut être ?

C'est ça. Les annales de concours elles sont pas assez nombreuses. Et surtout période de concours... t'en avait qui prenaient... Y'en avait des fois qui cachaient les livres pour pouvoir les prendre eux-mêmes ».

[Nour, 21 ans, en deuxième année de classes préparatoires physique-chimie au lycée Janson de Sailly, réside dans l'internat d'excellence Jean Zay dans le 16^{ème} arr.]

Dans le cadre de cette utilisation de type « généraliste », les ouvrages d'exercices ou les annales, qui reprennent les cours vus en classe, permettent aux lycéens et aux étudiants de voir ce qu'ils ont étudié en classe reformulé d'une manière différente. Nour explique ainsi :

« Sciences etc. c'est vraiment très bien fourni, et même à l'étage supérieur y'avait les sciences de l'ingénieur du coup, donc c'était vraiment génial pour moi. Et c'est surtout pour ça que je venais ici aussi. C'est une grande aide parce que tu peux avoir des livres pour le cours et t'as des livres « exercices d'entraînement », et ça c'est très cool. Ce qui était très utile c'est que je pouvais compléter mon cours avec le cours simplifié en fait, voir les éléments qui étaient vraiment prioritaires déjà et après avoir fait ce tri-là m'entraîner sur des exercices beaucoup plus

sympas, typiques, en plus des exercices que j'avais. »

Des besoins spécifiques auxquels les bibliothèques universitaires ne répondent pas

Un deuxième type d'utilisation est davantage spécialisé. Il ressort des entretiens que les ressources de la Bpi comblent parfois certaines lacunes des bibliothèques universitaires. Deux cas illustrent cette idée. Un premier concerne deux étudiant·es en licence de guide conférencier à l'université Gustave Eiffel, située à Champs-sur-Marne. Dans le cadre de leurs études, il leur est demandé de préparer des visites guidées sur des thématiques très variées. Les deux personnes rencontrées expliquent ne pas trouver d'informations suffisamment sourcées et convaincantes sur internet et que les bibliothèques de leur institut (Institut Francilien d'Ingénierie des Services) et de leur université ne couvrent pas leurs besoins documentaires. Par ailleurs, leur statut ne leur permet pas d'accéder à la bibliothèque de l'INHA, dont le fonds correspond davantage à leur domaine d'étude.

« Par exemple là je dois préparer une visite pour l'Opéra Garnier, le grand foyer. Et je cherchais des informations sur internet. Il n'y en a pas beaucoup. C'est vraiment que des photos, des vidéos. Et ici j'ai trouvé pas mal, il n'y a pas de nom, mais des livres avec les dates, l'architecte pourquoi il a fait ça, mis cette peinture-là. C'est pas mal. (...) On n'est pas vraiment historiens mais quand même on a beaucoup de contenu à préparer »

[Daniel, 23 ans, en licence de guide conférencier à l'Université Gustave Eiffel, réside à Savigny-sur-Orge]

« La bibliothèque de l'Institut est très petite. Je comprends pas à quoi elle sert. Sur tous les travaux que j'ai eu à faire, je suis jamais allée dans cette bibliothèque parce que... soit j'ai pas eu des dossiers qui correspondaient aux

documents qu'il y a, soit c'est... Celle de l'université est très excentrée. Même là-bas, les documents sont absolument pas pertinents pour nous. Dans ces bibliothèques je ne trouve pas la documentation qui correspond à mes travaux. Et du coup c'est des recherches sur internet qui sont pas forcément très fiables. Sinon après faut que j'aille dans d'autres bibliothèques mais c'est une perte de temps monumentale.

On a notre campus qui est loin, moi je suis quand même proche de la bibliothèque de Champ-sur-Marne mais j'y vais pas parce que je sais que ça va être une perte de temps partout. (...)

Quand je suis venue à la Bpi pour la première fois, je devais faire l'étude de la ville de Dinan au Moyen âge, précisément. Et donc en fait je suis allée à la Bpi, j'ai demandé à la bibliothécaire « oui est-ce que vous avez des livres sur la ville de Dinan au Moyen Âge ? » Et vraiment quand je suis arrivée dans le rayon y'avait 20 livres sur Dinan au Moyen Âge. Je me suis dit « ok c'est bon je suis sauvée » et j'ai eu une bonne note ! »

[Lauren, 21 ans, en licence de guide conférencier à l'Université Gustave Eiffel, réside à Noisy-le-Grand]

Un deuxième cas de réel besoin documentaire est illustré par Adel, 23 ans, étudiant tunisien en master de mathématiques au Centre National des Arts et Métiers et à l'École nationale supérieure de techniques avancées. Il explique que les ouvrages, sur le campus de l'école d'ingénieurs comme au CNAM, ne sont pas d'actualité :

« La bibliothèque du CNAM elle offre des ouvrages mais ils sont pas vraiment... ici vous trouvez tous les types d'ouvrages. Y'a vraiment une offre de livres.

« À la Bpi, je trouve qu'il y a tout. Dans d'autres bibliothèques, il manque d'autres infos ou des livres dont j'ai besoin. Parce que la comptabilité et le droit je pense pas que certaines bibliothèques possèdent ces livres ». (Roshan, 20 ans, étudiant en double licence de droit et de gestion)

Vous pouvez me raconter un peu les types de livres que vous regardez ici ?

Généralement mathématiques. Ce genre de livres sont chers. Même à l'extérieur ils sont très rares à trouver. Pas mal de livres qui coûtent 100€, 80€... Je les trouve ici. Il y a des mathématiques pures, que des maths, des théorèmes sans application réelle. Et y'a les mathématiques appliquées, ce que je fais. Ce genre de mathématiques appliquées il y en a beaucoup ici, il y a une rangée mathématiques appliquées. Il y a une variété de livres. À l'école, les livres, ça date un peu. Le livre le plus récent c'est 1990. »

[Adel, 23 ans, étudiant en master de mathématiques appliquées au CNAM et à l'ENSTA résidant à la Cité Internationale Universitaire, 14^{ème} arr.]

Les collections de la Bpi répondent donc à des besoins spécifiques pour les étudiants qui ont besoin d'informations précises et spécialisées.

Roshan, âgé de 20 ans, effectue une première année de licence en droit et en gestion au lycée Turgot. Ce parcours sur deux disciplines entraîne des besoins documentaires spécifiques : « À la Bpi, je trouve qu'il y a tout. Dans d'autres bibliothèques il manque d'autres infos ou des livres dont j'ai besoin. Parce que la comptabilité et le droit je pense pas que certaines bibliothèques possèdent ces livres ».

Des envies de découverte

En mars 2024, 97% des étudiant-es disent venir en général à la Bpi pour leurs études et 88%, comme cela a déjà été précisé, disent être venus le jour-même pour travailler sur des documents qu'ils ont apportés. **Le rapport des étudiant-es à la Bpi est fortement encadré par l'étude, ce qui rend les explorations et les découvertes peu fréquentes. Pourtant, elles existent et suscitent un fort engouement parmi celles et ceux qui s'y prêtent :**

« J'aime regarder les noms des colonnes. Botanique, zoologie... La première fois je me rappelle quand je suis venue je me suis dit « oh mon dieu y'a tout ça c'est incroyable ! » ! Un jour j'aimerais venir même si j'ai pas forcément de travail à faire, juste pour lire, prendre du plaisir à me perdre dans la lecture et les ouvrages de la bibliothèque. »

[Ambre, 20 ans, en troisième année de licence littérature à l'université Panthéon-Sorbonne, réside à Colombes chez un grand-oncle]

« C'est peut-être aussi que j'associe vraiment la Bpi à travailler, donc je pense même pas à y aller [aux expositions]. » (Colline, 19 ans)

« Je suis venue pour travailler et du coup je lisais *Outsiders*. Mais j'aurais bien aimé aller regarder l'endroit où y'avait les livres de sociologie. À un moment, j'ai fait une pause et comme on était à côté de la musique, j'ai cherché des CD de musique classique, parce que j'aime bien. Mais j'suis vite retournée à ma place, c'était pour ma p'tite pause. J'ai pas pris le temps d'aller voir les livres de sociologie parce que j'étais avec eux et je voulais pas... et puis je travaillais et j'ai pas trop eu le temps. »

[Noella, 19 ans, étudiante en première année de sociologie à Sorbonne-Université, réside dans le 18^{ème} arr.]

Si Noella s'est autorisée à parcourir les collections du secteur musique de la Bpi lors d'une pause, elle est cependant « vite retournée à sa place », avec ses amis et son ouvrage. Les entretiens conduits comportent **de nombreux témoignages d'étudiant-es qui évoquent les « tentations » de la Bpi, telles que les jeux vidéo et les mangas, qu'ils évitent pour ne pas s'éloigner de leur objectif de travail.** C'est le cas de ces trois camarades d'une classe préparatoire commerce au lycée Carnot dans le 17^{ème} arrondissement, qui sont allé-es jouer à FIFA après avoir entendu une annonce au micro de la Bpi :

« Et vous êtes restés longtemps à jouer à Fifa ? »

Antoine : C'est ça le problème. On voulait faire une petite pause, on est resté 30 min. Ils ont peut-être fermé le stand parce qu'il y avait trop de cris... Ça nous met dans des états...

Et ça vous est déjà arrivé de vous balader dans la bibliothèque ?

Colline : Je me suis dit qu'un jour il faudrait que je voie l'expo sur Serge Gainsbourg mais après non...

Et vous avez pas eu le temps d'y aller ?

Colline : C'est peut-être aussi que j'associe vraiment la Bpi à travailler, donc je pense même pas à y aller. J'aime bien faire des expos et tout et là en plus c'est dans le cadre de travail donc ça fait même pas de temps de transports en plus. »

[Étudiant-es de 1^{ère} année en classes préparatoires ECG au lycée Carnot dans le 17^{ème} arr., résident seuls dans des appartements]

S'éloigner de l'objectif de travail trop longtemps est un « problème », qu'il faut éviter :

« Depuis que je suis petite j'aime les mangas quoi. Je pense que je pourrais lire un livre comme ça mais ça demande du temps et voilà...

Et ça vous manque un peu de lire les mangas ?

Si, ça me manque quand même. Parce que même du coup à la Bpi quand je monte, la première fois que je suis venue j'ai vu le rayon manga et je me suis dit « olalaaaaaaa » ! J'aimerais tellement lire mais je peux pas, je dois travailler quoi. Et à chaque fois que je passe je

me dis « ouais c'est sûr je vais passer au rayon manga de la Bpi ».

Et vous êtes allée voir du coup les mangas ?

Non.

Vous avez résisté à la tentation !

J'essaie de pas y penser, j'essaie de pas y penser mais voilà. Quand j'aurai le temps je pense que j'irai. »

[Louane, 19 ans, étudiante en 1^{ère} année de licence de mathématiques à Dauphine, réside à Ivry-sur-Seine]

Quelques étudiant·es ont évoqué des pratiques qui s'apparentent à la sérendipité : une pause au cours d'une session de travail est l'occasion de partir à la découverte des collections de la bibliothèque.

« Et quand vous venez ici mais que vous travaillez pas, vous faites quoi ?

Je découvre les autres rangées. Récemment... J'ai visité toutes les rangées. L'année dernière j'ai commencé par l'économie gestion, y'a des petits bouquins qui appliquent la recherche à l'économie gestion. Après je suis passé économie etc. Maintenant récemment, il y a deux semaines, après que j'ai fini les examens, j'ai commencé à découvrir le monde bio médical, les médicaments etc. Comme ça se fait les médicaments, les principes actifs. »

[Adel, 23 ans, en master de mathématiques appliquées au CNAM et à l'ENSTA, réside à la Cité Universitaire, 14^{ème} arr.]

« Vous avez déjà regardé les livres ?

Ouais des fois quand je fais des pauses, que j'ai pas envie de fumer, que j'ai pas faim, je me promène, je regarde un peu des fois la catégorie musique et tout. Mais en général quand je viens c'est pour le travail, pas pour regarder, j'ai pas besoin de ce qu'il y a ici. Même si y'a plein de trucs. De toute façon j'ai mon ordi donc j'ai pas forcément besoin d'autre chose. J'ai pas trouvé ce que je cherchais, les livres de solfège. C'est

vrai que y'a pas de cours particuliers, des manuels, c'est juste des livres.

Vous vous rappelez comment vous avez su qu'il y avait le rayon musique ?

Ben en fait quand je viens toute seule, parce que vraiment quand c'est bondé, que t'es là, tu fais rien, bon ben tu vas te promener, on monte, on descend, on voit ce qu'il y a et tout, voilà. »

[Fiona, 15 ans, en classe de troisième, réside à Asnières avec sa mère institutrice]

« Vous vous rappelez être allée dans les rayons pour chercher des bouquins ?

Moi oui mais c'était pas pour ça. Bein en fait avant j'aimais bien les trucs autour de la psychologie. Du coup je m'étais baladée dans les rayons. Sinon je me balade tout le temps là où y'a les annales, pour aller en prendre.

Vous n'avez pas peur dans les rayons...

Non non non. C'est bien y'a plein de trucs. Ben là je vais aller faire une p'tite balade dans les rayons après pour voir.

Vous allez aller où ?

J'ai envie de regarder des trucs sur, bein, un peu de géopo sur le Moyen-Orient parce que ça m'intéresse beaucoup.

D'accord. Par rapport à l'actualité ?

Bein, en fait j'aimerais bien travailler dans les relations internationales au Moyen-Orient, du coup bein je vais aller regarder y'a quoi. J'ai envie de lire des livres et tout... J'aime pas lire les livres, de base, mais là j'ai envie de lire des livres. »

[Léa, en terminale au lycée Charlemagne dans le 4^{ème} arr., réside avec sa mère en arrêt maladie]

Des pratiques pédagogiques qui incitent peu à la lecture d'ouvrages

L'étude conduite auprès des publics étudiants de la Bpi montre que leurs pratiques de lecture sont fragmentées. La plupart du temps, les textes lus par les étudiant·es en sciences humaines et

sociales sont des extraits d'ouvrages ou des articles qui leur sont fournis par leurs enseignant·es, sous la forme de photocopiés ou, cas le plus fréquent, sous la forme de documents électroniques déposés sur l'Espace Numérique de Travail de leur établissement. Ainsi, les pratiques pédagogiques et les attendus universitaires les conduisent rarement à consulter ou à emprunter des ouvrages.

Au cours de notre entretien, Noella, étudiante en première année de sociologie, nous explique qu'elle est venue à la Bpi il y a quelques jours pour accompagner des amis et pour lire l'ouvrage *Outsiders*, d'Howard Becker, qu'elle avait acheté. Elle nous explique que la lecture d'ouvrages est conseillée mais non obligatoire et que la réussite dans son cursus est davantage conditionnée par la maîtrise de « grosses notions » et la connaissance des auteurs :

« Dans le cadre des exposés est-ce que vous allez à la B.U. pour emprunter, pour trouver des informations, ou vous allez sur internet ? Comment vous faites vos recherches ? »

Bein, généralement en fait on a fait surtout des exposés sur des textes qui étaient déjà dans le corpus. Les informations sur l'auteur, bein on regardait sur internet et ensuite, pour le texte, on développait avec l'aide de nos cours, certaines notions qu'on abordait. C'est vrai qu'on n'a pas trop eu l'habitude d'emprunter des livres

Vous travaillez sur des textes qui sont déjà mis en ligne.

En fait c'est une explication de texte nos exposés. On avait un texte et il faut l'expliquer à nos camarades, ensuite on en parle, on aborde les grosses notions qui sont abordées etc.

Vous avez une liste bibliographique assez importante quand même mais globalement vous n'avez pas trop regardé, vous n'avez pas eu le temps... ?

C'est ça. Non, bein généralement on aborde les auteurs et les notions importantes qui risquent de tomber dans le partiel et généralement c'est suffisant. (...) Du coup, moi, en sociologie, on travaille pas mal sur des textes du coup sociologiques. Mais généralement c'est plutôt dans les TD où on va travailler sur des corpus de textes. Soit les professeurs mettent le texte sur Moodle, soit ils nous impriment des textes. Donc c'est beaucoup des extraits d'ouvrages.

On parle d'énormément d'ouvrages mais on nous oblige pas à en lire. Là, c'était la première fois où on nous a obligé à lire un ouvrage parce que c'était dans un cours qui s'appelait « méthodologie universitaire » et c'est pour nous apprendre à faire une fiche de lecture. C'est pour ça que j'ai dû le lire, c'était pas vraiment pour les données à l'intérieur. On nous conseille énormément de livres. J'ai déjà emprunté à la B.U. certains livres parce que comme c'est le campus de ma fac, ils ont les livres, enfin les professeurs demandent à acheter les livres, donc j'ai pas à aller dans une bibliothèque pour aller les chercher et je sais qu'ils sont déjà à disposition, donc j'ai déjà emprunté quelques livres, j'ai feuilleté quelques pages à ma B.U. du coup. *Outsiders* c'est vraiment le premier livre que j'ai acheté et que j'ai lu en entier. Cet été je pense que je vais aller dans des bibliothèques et emprunter des livres de sociologie et lire un p'tit peu. Même pour Noël j'ai eu des livres de sociologie que j'ai pas eu le temps de lire. Dans la période scolaire c'est un peu compliqué parce qu'on n'a pas trop de temps et y'a tellement d'informations qu'on a à enregistrer déjà des cours. J'ai peur d'oublier des choses ou de tout mixer du coup je préfère séparer un peu les choses. »

[Noella, 19 ans, 1ère année de sociologie à Sorbonne-Université, réside dans le 18ème arrondissement, père professeur de judo et mère professeure d'anglais]

Entamant sa première année d'étude à l'université, découvrant la vie parisienne et l'autonomie (elle vit seule en appartement), Noella estime ne pas avoir assez de temps et de disponibilité mentale (elle a « peur d'oublier des choses ») pour lire des ouvrages de sociologie en cours d'année, alors même que ses professeurs lui conseillent « énormément » de lectures. On retrouve la même logique chez Louane, étudiante en première année de mathématiques à Dauphine. Afin de coller au mieux aux attendus de ses professeurs, elle travaille principalement avec les feuilles d'exercices et les cours fournis par eux :

« Je relis le cours, j'essaie de bien comprendre, je le fiche et ensuite je refais tous les exercices. J'essaie de les faire sans la correction et puis si j'vois que j'ai du mal je regarde la correction et voilà. (...) J'pourrais prendre des manuels de maths mais le mieux c'est quand même de travailler sur ce qu'ils nous donnent en cours vu qu'ils vont se baser sur ça pour faire les épreuves donc j'ai pas trop envie de m'éparpiller en en regardant plusieurs. Dans mon école, ils sont vraiment dans l'optique que si vous voulez aller plus loin, d'abord sachez faire les exos qu'on vous donne. Déjà ils sont pas faciles donc il faut déjà les comprendre et ensuite si on veut, bein qu'on aille voir d'autres trucs mais ça sera pas forcément ce qu'ils vont nous donner quoi. »

« J'pourrais prendre des manuels de maths mais le mieux c'est quand même de travailler sur ce qu'ils nous donnent en cours vu qu'ils vont se baser sur ça pour faire les épreuves donc j'ai pas trop envie de m'éparpiller en en regardant plusieurs. Dans mon école, ils sont vraiment dans l'optique que si vous voulez aller plus loin, d'abord sachez faire les exos qu'on vous donne. » (Noella, 19 ans, étudiante en mathématiques)

La manière d'apprendre et de chercher des documents

L'importance de YouTube dans l'apprentissage

Les entretiens ont fait ressortir une pratique que nous n'avions pas anticipée : le recours à la plateforme de vidéos YouTube dans le cadre des révisions. **Les lycéen·nes et quelques étudiant·es utilisent les supports vidéo afin de se familiariser avec des notions ou des parties de leur programme qui leur semblent difficiles à appréhender.** Yvan Monka, professeur qui anime la chaîne « Maths et tiques » où il poste des vidéos de leçons de mathématiques⁷, et « L'Antiséche », chaîne du vidéaste Cyrus North qui aborde les grands thèmes des programmes de collège et lycée⁸, sont cités par de nombreux lycéens et étudiants.

Un premier rôle que jouent ces vidéos est de reformuler les cours. Le ton employé et la manière d'expliquer aident certains lycéen·nes à s'approprier les notions vues en classe. « *On n'a pas l'impression d'être jugée* », explique Éloïse, élève de troisième qui a développé une phobie scolaire et a cessé d'aller en classe une partie de l'année passée :

« - Éloïse : Yvan Monka, il est incroyable. Je suis dyslexique. La manière dont les profs m'apprennent, je refais tout. Mais tout. Yvan Monka il m'a vraiment aidée. Grâce à lui j'ai environ 16-17 de moyenne en maths, avant j'avais 7-6. Je regarde ses vidéos, je réécris tout comme lui il le montre et après j'essaie de retranscrire comme je peux. Et ça aide beaucoup. Parce qu'il a une manière d'expliquer, on n'a pas l'impression d'être jugée comme si on était débile, il explique hyper bien, hyper simplement.

- Fiona : Moi j'ai plus maths. Mais il a sauvé mon collège hein !

- Éloïse : C'est simple, c'est pas des maths chiantes. C'est des maths où on comprend, alors qu'en maths faut pas comprendre, on fait. Alors

7

<https://www.youtube.com/channel/UCaDqmzanCq4ZYhdEm0Df9Qg>

⁸ <https://www.youtube.com/@LAntiseche>

qu'avec lui on peut comprendre et faire aussi, du coup je me sens pas débile.

- *Fiona*: Cette année, j'ai plus maths mais je regarde des vidéos, par exemple « les conflits du Moyen-Orient », des trucs en HGGSP (Histoire-Géographie, Géopolitique et Sciences politiques). Même si le prof parle bien, explique bien, ce genre de conflit, c'est hyper dur à comprendre, faut regarder des vidéos.

Quand vous regardez ces vidéos vous prenez des notes ou vous écoutez juste ?

- *Fiona*: Après par exemple le conflit au Moyen-Orient, si t'écoutes tout, tu peux pas tout retenir. Forcément je prends des notes. C'est pour comprendre, pour placer les événements les uns après les autres. Parce que les dates, moi, je les retiens jamais. Une fois qu'on a vu la vidéo une fois, deux fois, trois fois, on peut s'en sortir.»

[*Fiona*, en classe de terminale, réside à Asnières avec sa mère qui travaille dans l'administration publique et son beau-père éditeur et *Eloïse* en classe de troisième, vit à Colombes avec sa mère institutrice]

« Quand je suis sur mon téléphone en général je suis sur Tiktok ou les réseaux sociaux. Et c'est vrai que quand je me dis « bon là faut vraiment que je révise », je vais sur YouTube et ça me permet de pas être sur les réseaux sociaux et de perdre du temps, donc c'est vraiment un gain de temps. » (*Maëva*, élève de terminale)

« J'aimerais bien que vous me racontiez comment vous travaillez. Avec quels documents, quels livres ?

- *Chaïma* : Moi honnêtement j'utilise pas du tout mes cours parce que je trouve qu'ils sont mal expliqués, que je comprends pas trop ce qu'il y a écrit. Du coup, je préfère prendre les annales de bac, des livres qui expliquent, sinon des vidéos. Je mets des vidéos sur YouTube puis je prends les annales de bac et puis ça se complète et ça me fait mon propre cours et je comprends beaucoup mieux comme ça.

- *Farah* : J'utilise pas vraiment le cours. Ce que je prends le plus c'est mon ordinateur et aussi les livres de la Bpi. J'ai les livres de la Bpi d'un côté, et mon Mac. J'écris des notes, pour relire.

- *Chaïma* : Je mets la vidéo sur mon ordinateur, mes notes, les livres et puis je complète sur mon ordinateur.

Vous regardez quoi comment vidéo ?

- *Farah* : « L'Antiséche », il explique bien, c'est plutôt sympa.

- *Chaïma* : On tape directement le nom du cours et on tombe sur « L'Antiséche ».

- *Farah*: Nous on s'occupe principalement de nos spécialités, on regarde pas les trucs du tronc commun, du coup nous, vu qu'on a Maths – SES... En maths c'est plus *Yvan Monka* et en SES, du coup, on peut trouver des Youtubeurs comme ça, quand ça tombe pas sur des Youtubeurs qui savent pas trop bien expliquer. En fait ça dépend des gens quoi. *Yvan Monka*, c'est le plus grand youtubeur prof, il a eu le trophée du million d'abonnés. « L'Antiséche », il est passionné par la philosophie, il explique ça très bien, il fait ça dans la bonne humeur. »

[*Chaïma* réside dans le 10^{ème} arr. avec son père architecte et sa mère médecin, *Farah* réside dans le quartier de Chatelet avec son père restaurateur et sa mère assistante maternelle]

Plusieurs éléments sont intéressants dans le témoignage de ces deux lycéennes : l'hybridité des supports qu'elles utilisent (vidéos, notes, cours, annales), la manière dont elles recherchent du contenu (« on tape directement le nom du cours » dans le moteur de recherche de YouTube) et ce qu'elles recherchent dans le contenu vidéo (de la pédagogie, de la passion, de la bonne humeur... qui complètent le contenu plus classique des supports papiers).

Précisons que ces deux lycéennes se distinguent par une grande autonomie dans leur travail : elles expliquent qu'avec l'accord de leurs parents, elles viennent à la Bpi pour réviser les matières à fort coefficient au bac plutôt que d'aller en cours. Cette autonomie explique leur facilité à jongler entre différents supports et à s'approprier des contenus variés. YouTube est néanmoins un support utilisé par de nombreux élèves et étudiant·es :

« Et sur les ordinateurs de la Bpi vous avez fait quoi ? »

C'est des sites que je connaissais. Y'avait « Afterclasse »⁹, y'avait aussi beaucoup de vidéos Youtube comme « l'Antiséche » et « la SES en vidéo »¹⁰. C'est un peu ennuyeux mais ça a éclairci beaucoup de choses.

Et vous vous en servez beaucoup de YouTube dans vos révisions en général, que ce soit à la bibliothèque ou chez vous ?

Oui. Parce que c'est vraiment un format qui est court, c'est pas des vidéos de 30 minutes, et c'est simplifié et c'est clair. Et puis en général les Youtubeurs qui font les vidéos ils mettent de la couleur, ils utilisent même des fois de l'humour et c'est super sympa j'trouve. (...)

Est-ce que ça fait partie de votre routine en fait ? Ou est-ce que vous allez sur YouTube si vous ne comprenez pas quelque chose ?

En fait, oui, c'est devenu une habitude. Parce que moi je suis quelqu'un qui est facilement déconcentrée et surtout avec mon téléphone... je sais que j'ai vraiment du mal à me concentrer si j'ai des gros contrôles. J'y vais toujours à la dernière minute. Quand je suis sur mon téléphone en général je suis sur Tiktok ou les réseaux sociaux. Et c'est vrai que, quand je me dis « bon là faut vraiment que je révise », je vais sur YouTube et ça me permet de pas être sur les réseaux sociaux et de perdre du temps, donc c'est vraiment un gain de temps. »

[Maëva, élève de terminale résidant à Garges-lès-Gonesses avec son père agent de la RATP et sa mère employée de restauration]

Plusieurs éléments sont intéressants dans le témoignage de ces deux lycéennes : l'hybridité des supports qu'elles utilisent (vidéos, notes, cours, annales), la manière dont elles recherchent du contenu (« on tape directement le nom du cours » dans le moteur de recherche de YouTube) et ce qu'elles recherchent dans le contenu vidéo (de la pédagogie, de la passion, de la bonne humeur... qui complètent le contenu plus classique des supports papiers).

⁹ <https://www.afterclasse.fr/>

¹⁰

<https://www.youtube.com/channel/UCLehtWkXtmk0qZ954zCrQ>

Deux éléments ressortent de cet extrait. Sans grande surprise, le format court et le ton humoristique des vidéos de vulgarisation scientifique permet de rompre avec les pratiques classiques de révision. Mais surtout, l'on peut faire l'hypothèse que le recours à YouTube joue un rôle de pont entre l'utilisation du smartphone et des réseaux sociaux et l'étude. Le visionnage de vidéos de révision est une transition entre le divertissement et le travail, entre l'écran et les livres, qu'elle consulte également¹¹. **Ainsi, ces différents témoignages montrent que YouTube ne se substitue pas aux livres mais les complète.**

À mesure que les jeunes usagers de la Bpi évoluent dans leur cursus scolaire et que les enseignements se spécialisent, ils délaissent peu à peu la plateforme de vidéos. Certaines habitudes de travail demeurent néanmoins, comme le montre ce témoignage d'une étudiante en première année de sociologie, qui explique ne pas avoir lu de livre au cours de son année :

« Vous avez une liste bibliographique assez importante quand même. Et globalement vous avez pas trop regardé, vous avez pas eu le temps... ? »

C'est ça. Non, bein généralement on aborde les auteurs et les notions importantes qui risquent de tomber dans le partiel et généralement c'est suffisant. Ça peut apporter une aide supplémentaire mais j'ai plus tendance à aller regarder des vidéos sur YouTube explicatives que regarder dans des ouvrages parce que généralement les ouvrages c'est des textes originaux qui sont un peu compliqués à comprendre donc en fait le professeur, c'est déjà la version plus simple des explications.

Et sur YouTube vous regardez quoi ? Vous suivez des personnes en particulier qui font de la vulgarisation ?

J'ai des professeurs qui nous ont conseillé des chaînes mais je suis toujours pas allée les voir. Mais c'est vrai que j'ai plus tendance à juste taper le nom du sociologue, du concept et ensuite je

Le format court et le ton humoristique des vidéos de vulgarisation scientifique permet de rompre avec les pratiques classiques de révision. L'on peut faire l'hypothèse que le recours à YouTube joue un rôle de pont entre l'utilisation du smartphone et des réseaux sociaux et l'étude. Le visionnage de vidéos de révision est une transition entre le divertissement et le travail, entre l'écran et les livres.

regarde la première vidéo ou les premières vidéos avec le plus de vues, voilà. »

[Noella, 19 ans, étudiante en première année de sociologie à Sorbonne-Université, réside dans un appartement qu'elle partage avec une personne âgée dans le 18^{ème} arr.]

Ce témoignage nous en dit beaucoup sur le rapport qu'ont les publics lycéens et étudiants à la plateforme YouTube, et peut-être plus généralement sur leurs pratiques de recherche documentaire. Comme cela a été évoqué plus haut par une lycéenne, Noella « *tape le nom du sociologue, du concept* » dans le moteur de recherche de la plateforme. Le fait qu'elle n'ait pas consulté les chaînes conseillées par ses professeurs est éloquent. Est-ce parce que le format vidéo et/ou la plateforme YouTube ne peuvent être associés, dans ses pratiques, à des conseils émanant du corps enseignant, et donc à des pratiques documentaires plus légitimes ? Est-ce parce qu'elle ne consulte globalement pas les recommandations bibliographiques fournies par ses professeurs (« *on aborde les auteurs et les notions importantes qui risquent de tomber dans le partiel et généralement c'est suffisant* ») ? Toujours est-il que **Youtube est utilisé comme un moteur de recherche dont on attend qu'il réponde à un besoin spécifique.**

¹¹ Maëva explique avoir consulté des ouvrages de sociologie pour préparer les épreuves de géopolitique et de SES lors du bac.

La recherche documentaire

Comment les étudiant-es qui consultent des ouvrages de la bibliothèque les trouvent-ils ? En mars 2024, 37% des publics étudiants déclarent connaître le catalogue (39% de l'ensemble des usagers) et 37% déclarent l'avoir déjà utilisé (18% de l'ensemble des usagers). Parmi celles et ceux qui ont consulté une ressource de la Bpi le jour-même, 75% sont allés le chercher directement dans les rayons, 12% ont demandé à un-e bibliothécaire d'effectuer la recherche, et 11% l'ont trouvé via le catalogue. **Les entretiens confirment la prégnance de la recherche dans les rayons, qui va de pair avec la démarche de sérendipité** précédemment décrite. Une étudiante en littérature à la Sorbonne raconte comment elle a trouvé le premier livre qu'elle a consulté à la Bpi, la veille, après sept mois de fréquentation :

« Hier vous êtes venue parce que vous vouliez vous appuyer sur un ouvrage... »

Oui, un ouvrage spécifique.

Et vous l'aviez repéré avant ?

Oui. Qui coûte 30€ (rires). Et c'est plus pratique, comme je sais qu'il était disponible là, en libre-service. Y'a pas quelqu'un qui l'aura emprunté pendant deux semaines ou quoi. En plus je l'ai trouvé d'un coup, j'étais très contente !

Et comment vous avez fait pour le retrouver ?

De la chance ! Je suis allée au 3^{ème} étage, je me suis installée là où il y avait de la place et j'ai commencé à regarder. C'était 843, critique littéraire et j'ai regardé 2, 3 rayons, j'ai vu « 840 » waouw ! Après j'ai vu 843 euh 4 pardon, ça doit pas être loin... Et je l'ai trouvé !

Le nombre 843 vous l'avez trouvé comment ? C'était en vous baladant au hasard ou vous aviez vu comment c'était organisé, ordonné ?

Pas du tout. J'ai vu des colonnes, j'ai vu le numéro 38 et je me suis dit « olala » la 840, elle doit être très loin ! J'ai commencé à regarder, à me balader, et en fait j'ai vu qu'il y avait des petites étiquettes. Vite hein, au bout d'une minute « oh y'a des petites étiquettes ! », j'ai vu l'étiquette « 843 » et j'ai fait « oulala je suis au bon endroit ! comment ai-je fait ?? » Et voilà (rires)

Les étiquettes dont vous parlez, c'est les étiquettes qu'il y a sur les étagères comme ça, ou c'est celles au bout des rayons ?

Non c'est celles au bout des rayons. 37, 38... C'est ça qui m'a aidé.

Ok. Et vous aviez déjà appris à vous repérer dans une bibliothèque ou personne vous a appris ?

Mmh bein en général c'est plus à la librairie que je vois ça. Par rapport aux catégories littérature française, francophonie, c'est rangé par ordre alphabétique en général. Donc ça va, j'ai réussi à m'adapter.

Et toujours sur cet ouvrage que vous avez lu ce weekend. Comment est-ce que vous avez su que cet ouvrage était ici ?

Euh c'est quelqu'un qui avait regardé pour moi la veille. Et il l'avait même pris déjà. Il m'avait pas dit où c'était mais au moins je savais qu'il y était. Sinon je serais... Enfin je sais qu'on peut regarder sur les ordinateurs. Il avait déjà regardé pour l'Opéra Garnier ou des trucs comme ça. Donc je savais. J'avais vu comment on faisait. »

[Ambre, 20 ans, en troisième année de licence littérature à l'université Panthéon-Sorbonne, réside à Colombes chez un grand-oncle]

Ambre semble surprise d'avoir trouvé l'ouvrage dont elle avait besoin, elle l'aurait trouvé « *d'un coup* », grâce à de la « *chance* », sans comprendre « *comment elle a fait* ». Pourtant, on voit que plusieurs éléments l'ont menée jusqu'à l'ouvrage qu'elle souhaitait consulter. Tout d'abord, un ami a fait la recherche sur le catalogue et lui a confirmé la présence de l'ouvrage. Ensuite, elle explique avoir réussi à se repérer dans les rayons, calquant des repères qu'elle utilise dans les librairies sur les rayonnages de la Bpi. Au fil de l'entretien, on apprend aussi qu'elle a l'habitude de parcourir les allées de la bibliothèque et de lire avec curiosité les thématiques affichées au bout des rayons. Ambre n'est donc pas dépourvue de ressources, et ce sont précisément ces dernières qui lui ont permis de trouver l'ouvrage « *par hasard* ».

À mesure que leur expérience dans la Bpi croît, les étudiant-es apprennent à repérer les endroits où les ressources documentaires qui les intéressent sont situées... sans forcément avoir

une idée exacte de la situation de ce « coin » dans l'ensemble de la bibliothèque :

« Sur la localisation, c'est pas le catalogue qui vous dit où c'est ? Là c'est plus par rapport à vos souvenirs ?

Oui. Bah après est-ce qu'il y a un plan ? Euh... J'avoue que... Je ne sais pas si c'est en tant que jeune ou quoi, mais je n'ai pas le réflexe d'aller sur le catalogue. Je vais faire le basique quoi. Je vais regarder dans les rayons comme ça et je ne vais pas penser à, en plus, explorer le catalogue. [...] Parce que moi en fait, quand je suis arrivée, je connaissais le chemin donc j'ai pris l'escalator et hop. Mais je n'ai pas fait attention au niveau... Ah du coup on est au niveau 2 plutôt ? OK donc c'est le niveau 2 en fait. Et le niveau 3 ? Il est pas... Je n'ai jamais été au niveau 3. »

[Étudiante en Master 2 médiation culturelle événementielle et communication à l'Université Versailles Saint Quentin]

« Vous n'aviez pas de bibliographie donnée par vos professeurs ?

En prépa, t'es vraiment seul, donc tu fais ce que tu veux. T'avais pas de références de profs. Comment je les trouvais ? Bein j'allais là, « Sciences », j'allais chercher les livres intéressants [dans les rayons directement]. Ça dépendait de ce que je voulais, du cours, des exercices, des annales, ça dépendait des périodes.

Petit à petit vous avez repéré des collections qui vous intéressaient ou c'était en fonction de vos besoins ?

Non, c'était vraiment comme ça, je regardais. La fois où je voulais...en fait j'ai découvert assez tard que les sciences de l'ingénieur, c'était en haut, que c'était pas au niveau des sciences. J'ai demandé à vos collègues. Je demandais aux gens, en fait.

Et vous avez jamais trop fait de recherche sur le catalogue de votre côté ?

Non, j'ai jamais cherché. Schéma typique. Je venais là à la fin des cours donc soit 18h, quelque

chose comme ça. Je venais ici directement. Je posais mes affaires et direct j'allais chercher des livres. Je prenais des livres en fonction de ce que j'avais besoin, donc souvent des exercices. »

[Nour, 21 ans, en deuxième année de classes préparatoires physique-chimie au lycée Janson de Sailly, réside dans l'internat d'excellence Jean Zay dans le 16^{ème} arr.]

« Comment vous avez trouvé ces livres ici ?

En voyant les thèmes, on peut dire, les différentes sections. Juste en faisant confiance comme ça, on va aller là là ou là.

C'est-à-dire, vous êtes allé dans les rayons ?

Oui.

Ça vous parle le mot catalogue ?

Oui.

Vous vous en êtes servi pour faire vos recherches ?

Non.

Et comment vous avez trouvé dans les rayons ? En marchant ?

En marchant. Mais j'avoue que j'aurais pu demander pour trouver plus rapidement. Des fois j'aime faire ça parce que comme ça je tombe dans des trucs bien, ou juste découvrir comme ça. Comme ça, ça m'a fait découvrir aussi un peu plus la bibliothèque parce qu'avant je connaissais pas du tout mais maintenant c'est mieux. »

[Daniel, 23 ans, en licence de guide conférencier à l'Université Gustave Eiffel, réside à Savigny-sur-Orge]

Un élément qui explique en partie le faible recours au catalogue est le niveau de maîtrise des outils de la recherche documentaire. Tous les étudiants ne sont pas formés à la recherche documentaire, et lorsque nous leur avons posé la question, la plupart nous ont parlé d'une formation qu'ils avaient reçue au collège ou au lycée.

« À Nanterre [lorsqu'elle était en licence d'histoire de l'art et archéologie], on avait des profs qui nous disaient qu'il fallait travailler en bibliothèque.

Donc on s'est pointés à la bibliothèque. On était en mode : très bien, je suis à la bibliothèque mais comment je fais ensuite ? C'est un peu nous qui avons dû apprendre par nous même à faire nos recherches. Je sais pas si ma méthode est la meilleure, mais c'est comme ça que ça marche. »

[Lauren, 21 ans, en licence de guide conférencier à l'Université Gustave Eiffel, réside à Noisy-le-Grand]

Bien que les publics étudiants et les lycéens ne soient pas les « gros lecteurs » de la Bpi, l'enquête qualitative montre que les collections leur sont

ponctuellement utiles et que l'éclectisme des collections ne les laissent pas indifférents. Leur usage s'inscrit dans un ensemble de pratiques d'étude diversifiées, qui passe par notamment par le visionnage de vidéos et des recherches documentaires sur internet. Les développements qui suivent analysent ce que font ces publics à la Bpi lorsqu'ils n'étudient pas et par conséquent quelles caractéristiques de la bibliothèque les attirent.

Sociabilité et construction de soi à la bibliothèque

La présence massive des étudiant·es et, dans une autre mesure, des lycéen·nes, ne s'explique pas par un besoin d'espace, puisque 82% des étudiant·es affirment disposer d'un espace à leur domicile pour travailler¹². Si ces publics consultent ponctuellement les collections de la Bpi, ce n'est pas non plus ce motif qui motive principalement leur venue. Sur la base des données de l'enquête barométrique, nous pouvons formuler l'hypothèse que les étudiant·es viennent chercher autre chose qu'un espace ou que des collections : un lieu hospitalier, propice aux liens et qui constitue un repère dans leur parcours.

« Je viens ici, même si je suis en mauvais état ». La bibliothèque comme repère.

Les données issues des entretiens et des focus group nous permettent d'approcher des éléments, de l'ordre du sensible, qui expliquent l'intérêt voire l'attachement des étudiant·es envers la Bpi. Cette dernière partie propose de comprendre comment leur fréquentation s'insère dans leur trajectoire d'étude et dans leur quotidien. En d'autres termes, il s'agit de partir de qui ils sont pour voir comment la Bpi s'intègre dans leur vie et ce qu'elle leur apporte.

Pour reprendre les termes de Joëlle Le Marec, la bibliothèque est un lieu « hospitalier » parce qu'il place la construction du savoir en son cœur, quel que soit le profil de celles et ceux qui conduisent des projets de connaissance et quelle que soit la finalité de ces projets (Le Marec, 2021).

Cette fonction d'accueil résonne particulièrement auprès des jeunes étudiant·es, qui sont engagés dans un parcours où le risque d'échec est toujours présent et dont l'issue est incertaine, ou pour les étudiant·es récemment arrivés à Paris et en quête de repères. La Bpi est un lieu immuable, dans lequel il est possible de revenir, que ce parcours d'étude aboutisse à un succès ou à un échec.

« En début d'année j'avais eu du mal en fait à m'adapter et du coup, là, j'étais dans cette période là où j'arrivais pas trop encore à bien travailler. J'avais trop mal travaillé à la B.U. Pour moi je travaillais mais c'était pas les bons trucs, c'était pas les bonnes méthodes. Du coup, j'ai raté mon partiel et depuis j'veux plus y retourner ! » (Louane, 19 ans)

¹² Enquête barométrique de 2021.

Pour Nour, étudiante qui « cube »¹³ sa 2^{ème} année de classe préparatoire en physique chimie dans un établissement prestigieux de la capitale, la fréquentation de la bibliothèque a été une constante dans son parcours en classes préparatoires. Issue d'une famille très modeste de Seine-Saint-Denis (son père travaillait dans le BTP et touche désormais le RSA, sa mère est auxiliaire à domicile), elle vit sa première année de classe préparatoire comme un « choc » et voit ses résultats chuter. À la rentrée de janvier, elle prend des « *bonnes résolutions* » et se met à fréquenter la Bpi avec un petit groupe d'élèves de sa classe en difficulté, qu'elle décrit comme « *des gens qui avaient pas trop de raison d'être là aussi. C'était mes p'tit potes* ».

Venir à la bibliothèque a fait partie de la stratégie de Nour pour réajuster l'intensité de son travail personnel aux exigences, sous-évaluées, de la classe préparatoire. En plus d'une augmentation de la charge de travail, ce réajustement s'est fait à travers la constitution d'un groupe de pairs. Composé de ses « p'tits potes » sans « trop de raison d'être là », on y devine une relative homogénéité définie sur la base d'origine sociale similaire, et/ou d'un échec partagé. Ces « outsiders » ont trouvé leur place à la Bpi en raison de la grande variété de publics qui s'y côtoient ; elle les a accueillis dans leur volonté de se conformer aux exigences des classes préparatoires.

Le cas de Louane appuie cette idée. Étudiante en première année de mathématiques à Dauphine, elle vit à Ivry-sur-Seine chez ses parents. Bonne élève au lycée et passionnée de mathématiques, la licence de Dauphine était son premier choix sur Parcours Sup car la formation est réputée pour ses débouchés dans l'actuariat. Lors de notre entretien en mai 2022, elle commençait à revoir ses ambitions face à la difficulté des études. Alors qu'elle fréquentait quotidiennement le CDI de son lycée pour y travailler ou pour se détendre, elle explique ne plus vouloir se rendre à la B.U. de son université. Elle fait en effet un lien entre sa fréquentation de la B.U. et son échec aux partiels du premier semestre. Sa première année à l'université est difficile : elle peine à y trouver sa place et, comme la plupart des étudiant·es, à comprendre les attentes du corps enseignant et à

trouver une méthode de travail pour répondre à celles-ci (Becker, 1962 ; David, 2020) :

« En début d'année, j'avais eu du mal en fait à m'adapter et du coup, là, j'étais dans cette période là où j'arrivais pas trop encore à bien travailler. J'avais trop mal travaillé à la B.U. Pour moi je travaillais mais c'était pas les bons trucs, c'était pas les bonnes méthodes. Du coup j'ai raté mon partiel et depuis j'veux plus y retourner ! Parce que je me suis dit que j'avais passé toutes mes vacances à la B.U. et que j'avais raté tous mes partiels. (...) Même, je préfère la manière dont je travaille à la Bpi. Non, c'est bon. J'ai fait mon choix ! »

[Louane, 19 ans, étudiante en mathématiques à Paris Dauphine, fréquente la Bpi depuis 4 mois]

Cet échec aux partiels du premier semestre renforce un sentiment d'illégitimité dans son choix de faire des mathématiques, qui pointe à plusieurs moments de l'entretien. Dans ce contexte, pour elle, ne plus aller à la B.U. est un « choix », une forme de reprise en main de son année universitaire. Elle sait bien que la B.U. n'est pas responsable de son échec, mais elle est associée à celui-ci. La Bpi est ainsi un lieu qui permet de contourner l'institution universitaire pour l'intégrer de biais, de manière décalée.

« Je suis seul. J'ai pas d'amis... Genre des tunisiens.. Déjà je me sens pas productif si je sors pas de la chambre. Je viens ici, même si je suis en mauvais état. Je viens ici. Je n'étudie pas mais je viens ici, parce que c'est pas très bien de rester dans une petite chambre... » (Adel, 23 ans, étudiant en master de mathématiques appliquées)

Mentionnons enfin le cas d'Adel. Âgé de 23 ans, il est étudiant en master de mathématiques appliquées. Il réalise son deuxième master et n'est donc pas un nouvel étudiant qui doit cerner les attentes du milieu universitaire. En revanche, il vient d'arriver à Paris après ses études d'ingénieur dans un pays du Maghreb. La solitude s'inscrit en filigrane de son récit : il est plus âgé que ses camarades de promotion, ne

¹³ Cela signifie qu'elle effectue sa deuxième année de classe préparatoire une seconde fois.

connaît personne dans la capitale et est le seul étudiant étranger de sa classe. Il partage une chambre à la Cité internationale universitaire. Adel vient à la bibliothèque même lorsqu'il est « en mauvais état ». La bibliothèque est un lieu où il peut se « sentir productif » même s'il n'étudie pas.

« Quand vous venez, vous venez seul ? »

Oui. Seul. Parce que en fait... Comment dire. Je suis seul. C'est ça. J'ai pas d'amis... Genre des tunisiens. C'est que moi. J'utilise la chambre, c'est pour manger, dormir. Déjà je me sens pas productif si je sors pas de la chambre. Je viens ici, même si je suis en mauvais état. Je viens ici. Je n'étudie pas mais je viens ici, parce que c'est pas très bien de rester dans une petite chambre...»

[Adel, 23 ans, étudiant en master de mathématiques appliquées au CNAM et à l'ENSTA résidant à la Cité Internationale Universitaire, 14^{ème} arr.]

Dans leur enquête conduit à la Bpi en 2013, Camila Giorgetti et Serge Paugam expliquent que « les pauvres qui viennent à la Bpi viennent dans ce lieu public ouvert à tous pour y trouver les deux sources fondamentales de chaque type de lien social que sont la protection et la reconnaissance » (Giorgetti & Paugam, 2013). On peut étendre ce constat à la population étudiante : les étudiant-es qui peinent à décoder les règles et les attentes du monde universitaire, qui arrivent dans une ville nouvelle ou qui se sentent peu légitimes à lire dans les bibliothèques aux belles boiseries du quartier latin.

L'environnement matériel (l'enfilade de rayons de livres et de rangées de tables) et la masse humaine qui s'astreint à l'étude forment un cadre protecteur. L'interaction sociale qui fournit la reconnaissance réside dans la place que chacun et chacune peut avoir dans la bibliothèque et dans l'égalité de traitement de tous les usager-es : vous pouvez venir et ne rien faire, on ne le saura pas, et vous aurez l'impression d'être productif, d'avoir fait quelque chose de tout ce temps libre qui vous est accordé par l'université.

La centralité géographique de la Bpi et sa localisation au sein d'un musée internationalement connu en font probablement un lieu qui est facilement reconnaissable pour les personnes, comme Younès, qui ne connaissent pas encore Paris. Mais **on peut également faire l'hypothèse que c'est aussi (surtout ?) la mixité sociale qui caractérise son public qui laisse penser que dans ce lieu, tout le monde a sa chance**. En 2024, ¼ des publics déclarent parler le français et une autre langue avec leurs parents et 13% une autre langue et ¼ est de nationalité étrangère. Les habitants de banlieue sont également nombreux à venir à la Bpi, puisqu'ils représentent 46% des publics, tandis que 48% sont parisiens¹⁴.

¹⁴ À noter que la part des usagers étudiants habitant en banlieue est plus importante : 51% d'entre eux résident en banlieue (39% usagers hors scolaires).

« Mais on est au lycée ou quoi ? ». La bibliothèque comme lieu de sociabilité.

L'emplacement géographique central et l'ouverture de la Bpi en font un lieu où il est facile de retrouver des connaissances. Bien que la majorité des publics étudiants (64%) et lycéens (59%) viennent seuls à la Bpi, il est fréquent qu'ils y retrouvent leurs anciennes amies de lycée qui n'ont pas suivi le même cursus.

« Pendant toutes mes années de prépa j'ai passé mon internat au lycée Jean Zay [*internat d'excellence dans le 16^{ème} arrondissement*]. Malgré ça, je venais quand même à la Bpi. Déjà c'était un endroit pour se retrouver entre amis et bosser plus ensemble donc ça c'était sympa. Puisque mes amis n'avaient pas le droit de venir à l'internat aussi donc voilà. »

[Nour, 21 ans, en deuxième année de classes préparatoires physique-chimie au lycée Janson de Sailly, réside dans l'internat d'excellence Jean Zay dans le 16^{ème} arr.]

Les bibliothécaires de la Bpi sont témoins de l'arrivée des groupes de lycéens lors de chaque « période bac ». Encore peu familiers aux codes de la bibliothèque, ces groupes impriment leur marque dans celle-ci en venant y réviser en groupe sans utiliser les collections et en y important des codes juvéniles¹⁵.

« Et vous venez à trois alors souvent ?

- Fiona : Oui, on vient avec Maxime. Là, il est au ski. En général il vient le weekend. Il est en terminale.

- Éloïse : On le motive un peu parce que bein... il a pris spé maths. Il doit avoir 3 maximum. Et le bac, bein, c'est bientôt. (...)

- Fiona : Bein après, quand on vient tous les trois, c'est pour travailler mais c'est aussi pour se voir. Parce que moi, pour des raisons X ou Y, bein je sors plus. Ils sont venus pour me voir. Après, on a forcé Maxime parce qu'il ne sortait plus non plus. Ses parents lui mettaient la pression pour le bac, du coup on a dit banco, on va faire

double... Tu veux travailler ? Ça tombe bien nous aussi, du coup, Bpi. Et maintenant tous les weekends, ça part. (...)

Et sinon vous connaissez des gens qui vont à la Bpi, à part Maxime ?

- Éloïse : Ouais y'a des potes du lycée qui fréquentent. On espérait pas trop croiser des gens qu'on connaissait quoi...

- Fiona : Toi aussi t'as le seum ?

- Éloïse : Bein ouais ! Bein vraiment ici, on était nous trois et bein j'ai entendu un groupe de potes qui sont au lycée que je connais. Y'a des gens qui ont commencé à entendre qu'on venait, du coup ils ont ramené leurs fesses ici.

- Fiona : Y'a une fille dans ma classe je lui dis « ouais j'y vais » et elle me dit « je vais y aller avec toi », « mais vas t'en, viens pas ! » Si je viens en plein Paris c'est pas pour retrouver Asnières ici !

- Éloïse : Ouais si on va super loin, c'est pas pour retrouver des gens qu'on connaît déjà quoi. »

[Fiona, en classe de terminale, réside à Asnières avec sa mère qui travaille dans l'administration publique et son beau-père éditeur et Éloïse en classe de troisième, vit à Colombes avec sa mère institutrice]

Notons que ces jeunes usagères apprécient se retrouver à la Bpi tout en cherchant à s'extraire de leur quotidien. **La bibliothèque est un lieu frontière entre le lieu de résidence, le lieu d'étude et le lieu de loisirs. Pour les lycéens, elle représente une étape dans l'avancée vers l'autonomie : il est rassurant pour les parents de savoir que leurs enfants sont à la Bpi, et enthousiasmant pour des adolescent-es de sortir dans le centre de Paris à l'occasion d'une session de travail à la bibliothèque :** « *Quand je suis là, je me mets en mode « ne pas déranger ». Ma mère, elle sait que je suis là après donc voilà, je réponds à personne, je fais ce que j'ai à faire et ça va beaucoup plus vite, je suis plus productive.* » [Lycéenne en terminale du lycée Charlemagne, quartier du Marais, vit dans le 19^{ème} arr.]

¹⁵ Christophe Evans, « Slow lib : ralentir ! bibliothèque ! », *Lectures*, no 179-180, 2013.

Il n'est donc pas surprenant que ces lycéennes n'aient pas envie de croiser des camarades de classe, leur visite à la bibliothèque s'inscrivant dans une sortie, loin de chez elles et de leur lycée. **La Bpi est ainsi un lieu où l'on voit les proches que l'on a envie de voir, un lieu de sociabilités choisies...**mais pas que, comme nous le montre le cas de Farah et Chaïma.

Celles-ci, évoquées précédemment, fréquentaient assidûment la Bpi lors de leur année de terminale. À cette époque, elles venaient avec un groupe d'amis avec qui elles faisaient de longues pauses sur la coursive pour « décompresser » afin de ne pas faire trop de bruit à la bibliothèque. Elles racontent avoir fait de nombreuses rencontres à la Bpi, qui est un lieu de sociabilités, comme en témoigne le lapsus de Farah qui rebaptise la Piazza « cour » :

« - *Farah* : Moi j'ai une anecdote, j'ai rencontré quelqu'un en sortant de la bibliothèque à la fermeture. On était en train de prendre des photos en bas, dans le musée y'a une espèce de cabine de photo. Ils prenaient des photos et je leur ai demandé si je pouvais m'ajouter à la photo et on a commencé à parler, on s'est dit « comment ça va les révisions ? Vous venez à la bibliothèque souvent ? » Et eux, ils sont de la banlieue, ils viennent jusqu'ici pour travailler, pour dire que quand même tout le monde connaît la Bpi et tout le monde aime.

- *Chaïma* : Ça nous arrive même de croiser des gens, de parler, de pas forcément prendre leur numéro et les recroiser quelques jours après et reparler avec eux.

- *Farah* : C'est ça ! on croise trop de gens en fait !

- *Chaïma* : Même dans la cour on croise tout le temps tout le temps des gens. Je crois que y'a pas un jour où je suis venue à la Bpi et où j'ai pas croisé quelqu'un que je connaissais. (...) Pendant les épreuves de spé, y'avait vraiment toutes les personnes de notre lycée.

- *Farah* : Ça m'a permis de revoir des anciens amis qui du coup étaient dans mon collège, ça m'a angoissée ! Je me suis dit « mais qu'est-ce qu'il se passe, y'a tout Paris qui est là ?! »

« Même dans la cour on croise tout le temps tout le temps des gens. Je crois que y'a pas un jour où je suis venue à la Bpi et où j'ai pas croisé quelqu'un que je connaissais. » (*Chaïma*, 17 ans)

- *Chaïma* : C'est vraiment bizarre de voir des personnes mélangées, enfin des personnes qui sont nos amis mais qui sont pas dans notre lycée, mélangées avec des personnes avec qui on est au lycée, des personnes avec qui on était au collège, enfin toutes les personnes au même endroit, c'était un petit peu bizarre.

- *Farah* : Nous on était là et quand on allait aux toilettes par exemple, on croisait normalement quelqu'un de notre lycée et on se disait « mais on est au lycée ou quoi ?! ». »

[*Chaïma* habite le 10^{ème} arr. avec son père architecte et sa mère médecin, *Farah* le quartier de Chatelet avec son père restaurateur et sa mère assistante maternelle]

Il est intéressant de voir l'évolution des pratiques des publics lycéens à mesure qu'ils s'approprient les codes de conduite de la bibliothèque. Deux ans plus tard, lors d'un nouvel entretien, leur rapport à la Bpi a changé. *Chaïma* a passé sa première année post bac à travailler et

a arrêté de fréquenter la Bpi. *Farah* est en licence de mathématiques et vient plusieurs fois par semaine. Désormais, elle reste seule et fréquente le Niveau 3 dont le public lui semble plus « adulte » que celui du Niveau 2 :

« Généralement, j'y vais seule. (...) Je sais pas, j'ai senti que je voulais vraiment être toute seule à la Bpi et me concentrer vraiment sur moi-même quoi. (...) C'est pour ça que maintenant je préfère monter au 2^{ème} étage parce qu'au 1^{er} étage tu croises beaucoup plus de gens que tu connais, alors qu'au 3^{ème} étage je me faufile dans les livres et je prends directement ma place. Généralement, en haut en plus, je trouve que c'est plus des gens grands. C'est des adultes, je trouve qu'ils sont beaucoup plus grands que ceux d'ici, du premier étage. »

« L'humanité se rejoint ici (...) C'est trop bien. » La bibliothèque pour être avec des personnes différentes de soi.

Beaucoup d'étudiant·es ont fait part de leur attrait pour la mixité sociale qui caractérise le public de la Bpi. Affectés par la pression de la réussite universitaire, certains apprécient de s'éloigner de leurs groupes de promo et de la concurrence qui s'y fait parfois sentir. On touche là une particularité du public étudiant de la Bpi. Comparativement à l'ensemble des étudiants, ce sont des étudiants qui évitent davantage les bibliothèques de leurs établissements : alors qu'au niveau national 71% des étudiants fréquentent régulièrement leur bibliothèque universitaire (OVE, 2014), c'est le cas de seulement 30% des étudiant·es qui fréquentent la Bpi.

Étudiante en 3^{ème} année de licence de littérature à la Sorbonne et originaire d'un village du Tarn, Ambre fréquente la Bpi depuis qu'elle est arrivée à Paris, il y a quelques mois. Elle est hébergée par son grand-oncle, en banlieue. Son père est au chômage « dans une situation un peu compliquée » et sa mère agente administrative à la CPAM. Au-delà de l'aspect pratique et central de la Bpi, la diversité de son public est une caractéristique qui attire Ambre. Elle y ressent moins la pression de ses pairs, pression qu'elle a mal vécue en classe préparatoire :

« Parfois [à la Bpi], y'a des gens qui parlent mais c'est discret et c'est aussi bien de voir que les gens, ils sont pas forcément en train d'écrire, comme ça. Non, c'est un contexte assez tranquille. C'est ce que j'aime bien justement. Parce qu'à la bibliothèque de la Sorbonne

euh...(rire). Y'a personne qui parle, les gens sont...C'est pas le même milieu, c'est pas aussi inclusif peut-être.

Mais en quoi la Bpi serait plus inclusive ? Qu'est ce qui fait qu'elle est plus inclusive d'après-vous ?

Déjà y'a pas que des profs ou des étudiants de la Sorbonne. Les étudiants et les profs de la Sorbonne c'est quand même... C'est des intellectuels quoi, c'est des gens très sérieux, savants, qui aiment bien lire, qui sont dans leur bulle un petit peu. (...) C'est pas la même ambiance, les gens sont un peu moins accueillants. Dans les bibliothèques ils sont... "laisse-moi tranquille je suis en train de travailler, tu arrives tu me déranges". Le moindre bruit c'est waouh quoi. Limite j'ai l'impression que mon existence, elle dérange.

« Déjà y'a pas que des profs ou des étudiants de la Sorbonne. Les étudiants et les profs de la Sorbonne c'est quand même... C'est des intellectuels quoi, c'est des gens très sérieux, savants, qui aiment bien lire, qui sont dans leur bulle un petit peu. (...) Le moindre bruit c'est waouh quoi. Limite j'ai l'impression que mon existence, elle dérange. Alors qu'ici y'a de tout (...) L'humanité se rejoint ici pour ses études et pour ses projets. C'est trop bien. » (Ambre, 20 ans, étudiante en licence littérature)

Alors qu'ici y'a de tout, des gens de toutes les universités, même de la Sorbonne, hein, j'imagine. Et de tous les âges aussi, c'est trop cool. À la Sorbonne c'est plutôt un ou deux profs qui a dix livres autour, qui continue ses recherches. Là, c'est vraiment... Même des vieilles personnes qui sont en train d'écrire sur des ordinateurs et tout. Ça, c'est trop bien, l'accès à internet. C'est ce que j'aime bien, c'est le côté convivial un peu. Et aussi, bein, tout le monde

travaille. J'ai l'impression qu'il y a une connexion dans le travail. L'humanité se rejoint ici pour ses études et pour ses projets. C'est trop bien. »

[Ambre, 20 ans, en troisième année de licence littérature à l'université Panthéon-Sorbonne, réside à Colombes chez un grand-oncle]

Derrière ce témoignage, c'est la question de la légitimité à étudier au sein d'une bibliothèque située dans le bâtiment historique de la Sorbonne, au cœur du quartier latin, temple de la culture littéraire qui se pose. « Voir que les gens, ils sont pas forcément en

train d'écrire », de « tous les âges » et « même des vieilles personnes » est un contexte qui laisse penser que tout le monde a sa chance. La bibliothèque est ainsi une opportunité de s'extraire des groupes sociaux côtoyés au quotidien, que ce soient des étudiant·es ou des habitant·es de leurs quartiers :

« J'ai un peu ce côté observateur, y'a des personnes qui sont... On est des personnes qui sont de milieux sociaux différents, par exemple y'a des personnes... Je sais qu'il y a eu des personnes, c'était des SDF qui révisaient aussi. C'est vrai... toutes les personnes qui rentrent à la Bpi elles ont tellement un profil différent. En fait c'est... par exemple à la bibliothèque de Garges, on est des personnes qui sommes entre nous, on se ressemble, et à la Bpi c'est vraiment des personnes différentes qui viennent de partout et je trouve ça intéressant. »

[Maëva, élève de terminale résidant à Garges-lès-Gonesses avec son père agent de la RATP et sa mère employée de restauration]

« Après je viens ici aussi pour sortir de mon quotidien d'internat. Parce qu'à l'internat, y'a que des prépas, c'est un peu un environnement oppressant quand même. En vrai genre s'ils étaient pas là ce serait bien mais bon... [rit] »

[Nour, 21 ans, en deuxième année de classes préparatoires physique-chimie au lycée Janson de Sailly, réside dans l'internat d'excellence Jean Zay dans le 16^{ème} arr.]

« Il n'y a pas que des étudiants à la Bpi...

- Cécile : On voit toujours les mêmes personnes.
- Gabrielle : Ah c'est vrai, tout le temps ! Tout le temps !

- Cécile : Y'a un monsieur...

- Elliott : On l'appelle Monsieur banane.

- Cécile : Il a toujours 10 000 livres. Il prend la place de 4 personnes.

- Gabrielle : Y'a aussi un mec, petit, qui tape la bise à plein de personnes.

- Elliott : Y'a Monsieur banane qui arrive, et je sais que y'a un monsieur qui vient toujours à la même place, si Monsieur banane arrive il lui met un livre pour lui réserver sa place.

- Gabrielle : C'est vrai que y'a pas que des étudiants. En vrai, je trouve ça très marrant. Et puis

j'ai déjà croisé plein de chargés de TD, c'est tout bête mais ça me fait hurler de rire. Ça se voit qu'ils ont passé du temps ici aussi quand ils ont fait leurs études.

- Cécile : Et des personnes âgées aussi. Ils viennent juste avec leur journal, restent 1h et repartent.

- Gabrielle : Y'a Madame gomme. Je suis sûre qu'elle est prof de maths parce qu'elle gomme des exercices de maths.

Vous disiez qu'il y avait des gens bizarre...

- Cécile : Oui quand même...

- Elliott : Y'a des SDF qui passent la journée ici parce qu'il fait plus chaud, c'est normal. »

[Elliott et Gabrielle sont étudiants en classes préparatoires au lycée Turgot, Cécile est étudiante en troisième année de médecine, tous les trois s'installent généralement dans le secteur droit-économie au Niveau 3 de la Bpi]

Conclusion

Cette enquête permet de dresser un portrait nuancé des jeunes publics de la Bpi, qui viennent chercher bien plus qu'un espace de travail à la Bpi. Les étudiant·es sont un public qui reste longtemps et qui vient fréquemment, même lorsqu'ils n'ont pas d'examens ou de partiels à réviser.

Bien que ce ne soit pas le public qui consulte le plus les collections, ces dernières ne leur sont pas indifférentes car elles répondent parfois à des recherches d'informations généralistes et à des besoins documentaires spécialisés qui ne sont pas comblés par certaines bibliothèques universitaires. L'enquête montre également que si les collections de la Bpi sont rarement consultées à des fins de divertissement, cette possibilité a été identifiée par les étudiant·es et les lycéen·es (qui sont de futurs usagers actifs et retraités potentiellement plus enclins à un usage plus ludique des ressources de la bibliothèque).

L'enquête montre également que les caractéristiques qui fondent l'identité de la Bpi, à savoir l'actualité de ses collections, son ouverture et ses horaires élargies, répondent aux besoins des lycéen·es et des étudiant·es. D'une part, la Bpi s'articule à leur rythme de vie et à leurs contraintes multiples (jongler entre les études, un

travail salarié et une nouvelle autonomie domestique, connaître une charge de travail d'intensité variable au fil de l'année, avoir des groupes d'amis variés). D'autre part, la diversité sociale et l'ouverture de la Bpi en font une bibliothèque particulièrement accessible, ou « inclusive » pour reprendre les termes d'Ambre, dans laquelle les étudiant·es qui connaissent des échecs ou se sentent menacés par celui-ci ou les étudiants qui découvrent la vie parisienne, se sentent bien.

En lien avec la conclusion précédente, il ressort enfin de l'enquête que la Bpi joue un rôle de « pont » entre plusieurs mondes : celui de l'école et des études pour les jeunes lycéen·es qui viennent réviser leur bac avec les « grands », celui de la vie en famille et de la vie en autonomie pour les étudiants qui viennent de région ou de l'étranger ou pour les lycéennes qui viennent passer leur weekend à la bibliothèque, celui des profanes à celui des professionnel·les pour celles et ceux qui viennent réviser et lire jusqu'à « ne plus en pouvoir ». Là encore, l'ouverture de la Bpi et sa mixité sociale sont un aspect essentiel qui laissent penser à des jeunes usagers qui sont dans des situations de transition qu'ils sont légitimes à mener leur projet d'étude.

**Pistes ouvertes
par l'étude pour agir
sur le terrain**

Se documenter : ressources à consulter

Articles et ouvrages

Becker Howard, *Boys in white. Student Culture in Medical School*, Chicago, The University of Chicago Press, 1961

Chevallier Philippe et Evans Christophe, « Attention, lycéens ! : enquête sur les publics réviseurs à la BPI et à la BnF », *Bulletin des bibliothèques de France (BBF)*, 2013, n°2

Couturier Alexandre, « Primum non nocere » : (Re)penser les bibliothèques universitaires pour prendre en compte la santé mentale de leurs publics », *Bulletin des bibliothèques de France*, 2023-1 [\[lien\]](#)

David Marie, « Travailler à l'université. La définition étudiante du niveau et de la direction des efforts à fournir », *Revue française de pédagogie*, vol. 209, n°4, 2020, p.87-102

Evans Christophe, « Slow lib : ralentir ! bibliothèque ! », *Lectures*, no 179-180, 2013

Galanopoulos Philippe, *Les publics étudiants (2003-2009)*, Service Etudes et Recherche, Bpi, 2010

Lahire Bernard, « Matrices disciplinaires de socialisation et lectures étudiantes », *Bulletin des bibliothèques de France (BBF)*, 1998, n° 5, p. 58-61

Le Marec Joëlle, *Essai sur la bibliothèque. Volonté de savoir et monde commun*, Villeurbanne, Presses de l'Enssib, collection « Papier », 2021

Paugam Serge et Giorgetti Camilia, *Des pauvres à la bibliothèque. Enquête au Centre Pompidou*, Paris, PUF, Collection « Le lien social », 2013

Rapports

Centre National du Livre, *Les français et la lecture*, Avril 2025, [\[lien\]](#)

Direction de l'évaluation, de la prospective et de la performance (DEPP) et Sous-direction des systèmes d'information et des études statistiques (SIES), *Repères et références statistiques*, 2023

Observatoire de la Vie Etudiante, *Conditions de vie des étudiants 2020 – Transports et déplacements*, 2022 [\[lien\]](#)

Observation de la Vie Etudiante, *Repères 2023*, 2024 [\[lien\]](#)

Rabot Cécile, *Ados et bibliothèques : Politiques d'accueil*, coll. LJ+, Lecture jeunesse, 2018 [\[lien\]](#)

Journée d'étude

« Qu'est-ce qu'on fait aujourd'hui ? Ados et jeunes adultes en bibliothèques », organisée par la Bibliothèque de Toulouse et par la Bibliothèque publique d'information, avec le soutien de l'ABF Midi-Pyrénées, le 29 janvier 2018 à Toulouse. [\[lien replay\]](#)

S'inspirer : guides d'entretien et d'animation des focus group

Guide de l'entretien semi-directif

Ce guide sert avant tout de support pour conduire des entretiens individuels d'une durée d'environ 1 heure. L'enquêteur ou l'enquêtrice doit cependant s'émanciper de ce guide en fonction des réponses de la personne interviewée : il faut s'adapter aux thématiques qui font sens pour elle (et donc ne pas poser certaines questions qui figurent dans le guide) et rebondir sur ses propos (et donc poser des questions non anticipées). Certaines données sociologiques sont par ailleurs glanées au fil de la discussion ; il n'est alors pas nécessaire de poser de questions précises à la fin de l'entretien (voir dernière partie du guide).

Revenir sur la première fois à la Bpi

Depuis quand venez-vous à la Bpi ?

Pouvez-vous me décrire votre première fois à la Bpi ? Quelqu'un vous y a emmené ?

Quelle était votre situation à l'époque ? Qu'est-ce qui vous a poussé à vous tourner vers la Bpi ?

Avant de venir à la Bpi, quelle était l'image que vous en aviez ? Quelle était l'image que vous aviez des gens qui la fréquentent ? Cela a-t-il changé aujourd'hui ?

À l'époque, pouvez-vous me décrire les personnes avec qui vous veniez, ce que vous y faisiez, les endroits auxquels vous aviez l'habitude d'aller ? (relances)

Pouvez-vous me décrire un souvenir qui vous a particulièrement marqué depuis votre arrivée à la Bpi ?

Rapport à la Bpi

À quelle fréquence venez-vous (dans la semaine, dans l'année) ? Vous restez combien de temps ?

Vous venez seul-e ?

La Bpi dans les trajets fac/domicile

Quel est votre programme quand vous venez ? (relances)

Vous faites souvent la queue ?

Fréquentez-vous d'autres bibliothèques ? Lesquelles ? Emprunt dans les B.U. ? B.U. VS Bpi (insister, relancer)

Et par le passé ou aujourd'hui : fréquentation des BM, CDI

Les usages de la Bpi

Quand vous venez, vous travaillez sur vos propres documents ?

Vous posez des questions aux bibliothécaires ?

Utilisation du wifi / ENT

Recherche documentaire :

- Références précises en tête ?
- Vous cherchez comment ? Titre ? Est-ce que vous consultez beaucoup de livres ?
- Combien de temps à consacrer à la recherche documentaire ?

Pratiques culturelles et d'étude

Vous étudiez dans quelle discipline ?

Bibliographie transmise par les enseignants ? Vous avez besoin de beaucoup lire dans le cadre de vos études ?

Recours aux moteurs de recherches sur le web / aux réseaux sociaux pour trouver de l'infos / à des documents papier ; représentations associées...

Formation à la recherche documentaire ?

Combien de temps pour les études, pour faire des devoirs, intensité variable du travail

Achat de livres ?

Vous lisez beaucoup ?

Données

Est-ce que je peux vous demander votre âge ? Vous étudiez dans quelle fac ?

Infos sur les parents : Vous vivez chez vos parents ? Quel est le métier de vos parents ?

Dans votre famille il y a d'autres personnes qui fréquentent la Bpi ?

Travail salarié à côté des études ?

Conclusion

Connaissez-vous d'autres étudiants/lycéens susceptibles d'être intéressés par cette enquête ?

Qu'est-ce qui vous a amené à accepter de réaliser cet entretien ?

Guide d'animation du focus group

Les deux focus group ont réuni respectivement quatre et six étudiants et étudiantes. Ils ont eu lieu de 18h à 19h dans un atelier au sein de la bibliothèque. Un enjeu majeur des focus group est l'animation du groupe. L'enquêteur ou l'enquêtrice doit, d'une part, veiller à ce que tout le monde participe : les participant·es doivent donc se sentir à l'aise et libre de parler. D'autre part, il est important de suivre le fil conducteur préétabli afin de ne pas s'éloigner du thème initial, d'aborder l'ensemble des sujets prévus et de collecter des données qui seront comparables entre les deux groupes.

Accueil avec boissons et biscuits. On commence à 18h05 maximum, même si tout le monde n'est pas présent.

1. Présentation (5 minutes)

Remerciement des participants.

Présentation des animateurs et du SER. Rappel rapide du contexte de l'enquête. La Bpi veut mieux connaître le public étudiant : nous avons des questions sur vos habitudes à la Bpi, sur comment vous vous y sentez, et plus généralement sur la manière dont vous étudiez, à la Bpi et en dehors.

Leur rappeler qu'ils peuvent parler librement, que nous sommes des chercheurs intéressés par tous les points de vue et les avis (y compris négatifs), que tout est intéressant et valable.

Rappel de l'anonymat. Précisions sur l'enregistrement (+ formulaire RGPD à faire signer à la fin)

2. Tour de table avec consigne : connaissance et usages de la Bpi (25 min)

Sur le *paper board* nous aurons écrit les questions auxquelles ils doivent répondre :

Présentez-vous (juste le prénom)

Comment avez-vous découvert la Bpi ? Quelles ont été vos toutes premières impressions ?

Qu'est-ce que vous y faites ? Quelles sont vos habitudes ? (relancer si besoin : d'où ils viennent, comment la Bpi s'intègre dans leur agenda ? Est-ce qu'ils fréquentent le quartier ?) Avoir une idée de la quantité de travail qu'ils ont, de comment ils gèrent leurs emplois du temps entre le travail, les études, les loisirs

3. Rapport à la Bpi et représentations (25 min)

La Bpi, qu'est-ce que ça vous apporte ? *Question de la « safe place » ? Point d'appui (fragilité) ?*

L'ambiance de la Bpi, c'est quoi pour vous ? En quoi est-ce que c'est différent de la B.U. ou de la B.M ?

Est-ce que c'est un lieu « inclusif » ? (importance de la mixité sociale, générationnelle, sexuelle)

Pour les filles : c'est un espace « safe » ?

4. Pour finir (5 min)

Des éléments à ajouter ?

Formulaire RGPD et remerciement / prise de contact avec les étudiant·es les plus impliqués.

Les lycéens et lycéennes, ainsi que les étudiants et étudiantes représentent les deux tiers des usagers de la Bpi. Que viennent-ils y trouver ? Qu'y font-ils ? Quel rôle que peut jouer une bibliothèque dans la vie des jeunes adultes ? Comment leur rapport à cette institution évolue-t-il entre les années lycées et les études ?

À partir d'un dense matériau quantitatif et qualitatif, cette étude déconstruit certains a priori : ces publics seraient à la recherche d'un espace de travail dont ils seraient dépourvus chez eux, ils viendraient d'abord pour les tables de travail et seraient indifférents aux collections de la bibliothèque...

En documentant le rôle que joue la bibliothèque dans la construction de leur autonomie, de leur socialisation et de leurs pratiques de travail, cette étude vient alimenter la réflexion sur l'accueil de ces publics en bibliothèque.

Retrouvez la version numérique de cette étude sur le site pro.bpi.fr

